



Histoire de
MARSTON
(Marsboro)
et de la paroisse
SAINT-RENÉ-GOUPIL

par Lyse Roy

LYSE ROY

**HISTOIRE DE
MARSTON (MARSBORO)
ET
DE LA PAROISSE
SAINT-RENÉ-GOUPIL**

Copyright. Tous droits réservés. © Fabrique Saint-René-Goupil, 1997.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----------|
| INTRODUCTION | 1 |
| PREMIÈRE PARTIE : LE CANTON DE MARSTON, 1792-1850 | 3 |
| La création du canton de Marston | 3 |
| La colonisation écossaise dans les Cantons de l'Est | 6 |
| DEUXIÈME PARTIE : LES ECOSSAIS DU CANTON DE MARSTON, 1852-1947 | 11 |
| Les premiers colons écossais de Marsboro | 11 |
| Structures économiques et sociales | 19 |
| Le démantèlement de la communauté écossaise de Marsboro | 25 |
| TROISIÈME PARTIE : LA FONDATION DE LA PAROISSE SAINT-RENÉ-GOUPIL, 1947-1950 | 29 |
| 1947 : la fondation de la paroisse | 30 |
| 1948: la consolidation de la paroisse | 32 |
| 1949: la tragédie | 39 |
| 1950: la reconstruction | 47 |
| QUATRIÈME PARTIE : LES CURÉS DE SAINT-RENÉ-GOUPIL ET LA VIE PAROISSIALE | 53 |
| Les curés de Saint-René-Goupil | 54 |
| La vie paroissiale de Saint-René-Goupil | 59 |
| Les écoles | 64 |
| CINQUIÈME PARTIE : ASPECTS DE LA VIE MATÉRIELLE ET MUNICIPALE DE LA PAROISSE SAINT-RENÉ-GOUPIL | 69 |
| L'évolution démographique de la paroisse | 70 |
| Vivre de la terre | 73 |
| Electricité et téléphone | 77 |
| L'aqueduc | 79 |
| Les chemins, l'hiver | 82 |
| CONCLUSION | 85 |
| BIBLIOGRAPHIE | 91 |

Introduction

La paroisse Saint-René-Goupil fête en 1997 son 50e anniversaire. Son histoire est encore toute récente, mais elle s'enracine plus profondément dans celle du village qui connut son premier peuplement plus de 140 ans auparavant. Le 50e anniversaire de la paroisse permet la rencontre des anciens habitants de Marsboro et des nouveaux. Il est une occasion pour se rappeler des souvenirs et d'échanger sur le passé. Ce livre qui ne prétend pas à l'exhaustivité, veut souligner cet anniversaire en retraçant les principales étapes et les événements les plus importants qui ont touché la vie de la paroisse. Il veut aussi rappeler aux plus jeunes le mode de vie de ceux qui les premiers ont occupé le territoire et faire revivre un monde qui est maintenant perdu.

Dans le cadre de ce court ouvrage, il est impossible de nommer tous les gens qui ont bâti l'histoire du village et de la paroisse. Mais leur participation et leur contribution est marquée dans la mouvance collective. Je me suis attardée plus particulièrement aux années antérieures à 1970, celles marquées par l'oubli et les souvenirs lointains, celles qui relèvent d'une autre époque et d'un autre mode de vie.

Je voudrais en terminant remercier tous ceux qui ont eue la gentillesse de me raconter leurs souvenirs et ont collaboré à ce récit. Merci à Jean-Claude Demers, à Louise et Gilles Hébert, à Emery Martin et à sa femme, à Angus et Marie-Claire Morrison, à Félixine Mathieu, à Jeanne-Mance Roy, à Réjeanne Roy Rhéaume, à Reine Turcotte.

Première partie

Le canton de Marston, 1792-1850

La paroisse Saint-René-Goupil est située dans le village de Marsboro, chef-lieu du canton de Marston. Son histoire appartient au cadre général de l'histoire des Cantons de l'Est qui doivent leur naissance au régime anglais à la fin du XVIII^e siècle. Durant plus de soixante ans, le canton de Marston n'a eu qu'une existence nominale: il est resté un tracé sur les cartes des arpenteurs, un vaste territoire vierge, sauvage et sans peuplement durable. Les premiers colons qui s'y installèrent étaient des Écossais qui fuyant une vie de misère, trouvèrent un lieu propice à leur établissement.

La création du canton de Marston

Après l'adoption de l'Acte Constitutionnel (1791), les Anglais ont souhaité étendre le peuplement du Bas-Canada et ouvrir les terres situées à l'extérieur des seigneuries françaises pour y établir les sujets de sa majesté ainsi que les loyalistes américains fuyant la révolution américaine. Ainsi, le 7 février 1792, le gouverneur du Bas-Canada, Sir Alured Clark, proclama l'ouverture du territoire situé au sud-est du fleuve St-Laurent et en ordonna l'arpentage. Ce vaste territoire fut divisé de façon purement géométrique à la manière anglaise, soit en township ou canton. Le township était une unité d'arpentage qui répartissait les terres en rectangle d'une su-

perficie de 9 milles par 12 milles, mais le plus souvent en carré d'une superficie de 10 milles par 10 milles. Le canton était ensuite subdivisé en lots de 200 acres chacun, pour faire un total d'environ 308 lots. L'arpentage de ces terres devait se faire à mesure qu'elles étaient concédées. Les cantons étaient nommés par les autorités britanniques à partir du nom d'un personnage anglais célèbre ou encore à partir d'un événement important de leur histoire. Un septième de ces terres restait propriété de la Couronne, un autre septième était attribué au clergé. Le reste devait être concédé. Pour faire l'acquisition des cantons, un groupe de pétitionnaires acheminait sa demande au comité des terres qui siégeait à Québec, lequel approuvait la demande par une lettre patente et conférait les titres de propriété. Les terres devaient être octroyées gratuitement, mais Lord Dorchester spécifiait en 1793 qu'elles ne devaient être concédées qu'à ceux capables de les exploiter et de les peupler. Toutefois, dans la pratique, des cantons entiers ont été octroyés à de grands propriétaires, souvent des amis de la Couronne et à des compagnies incapables ou peu soucieux de les mettre en valeur et qui ne les acquéraient que dans un but spéculatif.

Le canton de Marston tire son nom d'un événement célèbre de l'histoire de la révolution anglaise: la bataille de Marston Moor (Yorkshire) d'où sortirent victorieux les généraux parlementaires Fairfax et Leslie qui combattaient en 1644 les troupes royales de Charles Ier. Le canton de Marston est délimité à l'est par la barrière naturelle du lac Mégantic, à l'ouest par le canton de Hampden, au nord par le canton de Whitton et au sud par les cantons de Clinton et Chesham. Le canton de Marston fut octroyé dès 1792 à Jonathan Dow, Andrew Austin et James Noal qui ne se soucièrent guère de sa mise en valeur. Aussi est-il resté jusque vers les années

1850 sans route et inhabité, sillonné que par quelques arpenteurs.

Le superbe paysage de la région a été façonné il y a plus de 10 000 à 12 000 ans par le retrait des derniers glaciers lors du réchauffement du climat. Les masses glaciaires en se retirant ont sculpté lentement le relief: elles ont creusé les vallées, formé les lacs, arrondi les montagnes, charrié les pierres et ont laissé d'importants dépôts morainiques. Le canton de Marston, comme toute la région des Cantons de l'Est, fait partie de l'unité géologique des plissements appalachiens couvrant l'est et le sud-est du Québec. Il y a 5 000 à 6 000 ans, la végétation a lentement recouvert le territoire d'une forêt dense de type mixte: bouleaux, érables, merisiers, hêtres, pruches, cèdres et épinettes abondaient.

L'arpenteur Joseph Bouchette fit en 1815 une description du paysage du canton de Marston. Il s'agit d'un témoignage important qui révèle la beauté sauvage du canton avant sa colonisation :

Terrain irrégulier, tout en collines, souvent très pierreux. Le sol est modérément bon et répondrait assez bien à de l'agriculture en général; plusieurs endroits offrent des places de choix pour la culture du chanvre et du lin. Le bois est un mélange indistinct d'érables, de sapins, de pruches, de cèdres et d'épinettes (...). Le lac Mégantick (sic)... pénètre profondément dans les terres par plusieurs baies, au bord desquelles il y a quelques bons pâturages de même qu'autour du lac. Le paysage des environs est d'une beauté pittoresque. En effet, le sol s'élève peu à peu des

rives dans un habit de riche verdure, s'embellit des grands massifs d'arbres majestueux, rangés l'un au-dessus de l'autre, qui finissent par coiffer les sommets. Le feuillage est d'une variété pleine de charme. Les eaux abondent en poissons excellents. La région voisine abrite de plus presque toutes les espèces de gibiers.

(cité et traduit par J. P. Kesteman, 1985: 28).

La colonisation écossaise dans les Cantons de l'Est

Vers 1840, un vague importante d'émigrants Écossais arriva, encouragée par la British American Land Company (B. A. L. Co). En effet, la compagnie fut à l'origine de l'établissement des colons Écossais dans les comtés de Frontenac et de Compton. Cette compagnie fut fondée sur une base provisoire en 1825 en Angleterre. A partir de 1832, elle engagea de sérieuses discussions avec le roi d'Angleterre George IV dans le but d'acheter des terres de la Couronne dans les Cantons de l'Est avec l'intention de les exploiter, d'y ouvrir des routes, d'y construire des ponts, d'y ériger des scieries et de les peupler. Il y eut un mouvement d'opposition à ces ventes dirigé par Papineau. Mais malgré les vives protestations formulées par les parlementaires patriotes, plus d'un million d'acres (1 094 274 acres pour être plus précis) furent vendus à la British American Land Company. Ce vaste territoire s'étendait sur les comtés de Stanstead, Shefford et Sherbrooke. Les principaux cantons colonisés dans le comté de Sherbrooke furent Melbourne, Brompton, Orford, Hatley, Compton et Ascot en partie. A

l'époque, la B. A. L. Co. vendait aux colons une terre de 100 acres pour la somme d'environ \$100 . A l'est du canton de Bury, la B. A. L. Co. tenta en 1835, de poursuivre la colonisation du territoire en faisant percer un chemin appelé Victoria Road entre Bury et Scotstown qui s'étendait jusqu'à environ 1 mille et demi à l'ouest de l'emplacement actuel de Scotstown. Le long de cette route, une centaine de familles, des Britanniques, des Irlandais, des Canadiens français, des Ecosais s'établirent. A l'emplacement du village isolé, appelé Victoria ou Salmon River, une trentaine de maisons furent construites, une scierie, une église desservant les différentes confessions, une école et 2 ou 3 magasins furent établis. La B. A. L. Co. s'était engagée envers les colons à leur fournir des provisions pour une période d'un an, des vêtements et des outils. Les denrées (farine, porc, sucre, thé, riz) provenaient du Haut-Canada et étaient acheminées par bateau jusqu'au Port Saint-François, puis des charrettes transportaient la marchandise jusqu'à Victoria.

La tentative de colonisation ne fut cependant pas un succès et ne dura que très peu de temps. Le sol était peu propice à l'agriculture et l'emplacement était trop isolé. Dès 1837, les colons se dirigèrent massivement vers les Etats-Unis. D'après L. S. Channell, il ne restait à cette époque que 5 à 6 familles. Devant l'échec du projet, la B. A. L. Co. dut rétrocéder près de la moitié des terres acquises. Dans les territoires qui lui restaient, la compagnie exploitera le bois et vendra plus tard les lots à des colons.

Une part importante des colons du comté de Compton étaient d'origine écossaise. Ils provenaient essentiellement des Hébrides, c'est-à-dire des îles situées au Nord-Ouest de l'Ecosse. Ils étaient majoritairement originaires de l'île Lewis,

mais provenaient aussi des îles Harris et Uist. Les conditions économiques de l'Ecosse étaient très difficiles à l'époque et le système archaïque de possession de la terre poussèrent de nombreux cultivateurs à quitter leur île pour venir s'établir dans le Bas-Canada. Au début du XIXe siècle, ces îles rocheuses, au sol ingrat, au climat rude connaissaient un état de surpopulation et elles ne fournissaient plus une substance suffisante à leurs habitants. Par ailleurs, les grands propriétaires fonciers de l'Ecosse convertissaient leurs domaines en pâturage pour les moutons et expulsaient ainsi les cultivateurs de leurs terres. Pour se soustraire à une vie de misère et de privation, nombre d'entre eux quittèrent leur île. En 1841 de 6 000 à 7 000 Ecossais de l'île Lewis émigrèrent. Ils furent plus de 5 000 à partir des îles Harris et de Uist. Ils étaient encouragés à émigrer d'une part par les propriétaires terriens qui payaient même le prix de leur voyage pour s'en débarrasser et d'autre part par le gouvernement du Canada qui favorisaient leur immigration par des octrois de terre.

Mais ceux qui prirent la décision de quitter l'Ecosse n'étaient pas au bout de leur peine. Le voyage jusqu'au Bas-Canada était fort long et difficile. Les Ecossais partaient des ports de Greenock, Cromarty, Glasgow ou Aberdeen et le voyage jusqu'à Québec ou jusqu'au port Saint-François près du lac Saint-Pierre pouvait durer de 6 à 8 semaines. Sur les bateaux, les conditions d'hygiène exécrables, la diffusion de maladies et le manque de nourriture entraînaient un taux important de mortalité des émigrants pouvant aller jusqu'à 16%. Arrivés au port Saint-François, ils devaient poursuivre leur route encore 90 milles dans les terres vers Sherbrooke et Lennoxville, soit en bateau sur la rivière Saint-François, soit à cheval le long de la rivière. La plupart se dirigeaient ensuite à travers la forêt sur les terres de la B. A. L. Co. dans les can-

tons de Bury, Lingwick et Winslow. Vers les années 1850, ils s'enfoncèrent plus à l'est, là où les terres étaient les moins chères, mais les plus isolées.

Les Ecossais qui émigrèrent dans ces contrées trouvèrent un paysage avec lequel ils n'étaient pas familiers. Dans les Hébrides, les îles sont modelées par des collines dénudées d'arbres. Dans leur nouvelle terre d'accueil, ils trouvèrent une forêt vierge, des montagnes élevées, des vallées sillonnées par des rivières. Les Ecossais ne connaissaient pas le bois. Ils étaient dans leur pays d'origine des cultivateurs. Les agents de la B. A. L. Co. durent leur apprendre à manier les haches. Courageux, déterminés et débrouillards, ils ont dû apprendre à apprivoiser ce nouveau paysage sauvage.

La colonisation du territoire du canton de Marston a mis du temps à se faire. Les premiers propriétaires ne s'intéressèrent pas à son peuplement et par conséquent, les terres étaient trop isolées pour leur exploitation. Ce n'est qu'avec l'ouverture des routes et plus tard avec l'arrivée du chemin de fer qu'une colonisation fut rendue possible et viable.



Rive occidentale du lac Mégantic

Deuxième partie

Les Écossais du canton de Marston, 1852-1947

L'histoire des premiers colons sur le territoire du canton de Marston fait maintenant partie de la légende. L. S. Channel a raconté en 1896 leur périple avec détails et le récit a été repris ensuite par tous ceux qui se sont intéressés à l'histoire de la région. Rappelons donc les faits les plus importants puisque l'histoire de la colonisation du canton de Marston commence sur le territoire de Marsboro.

Les premiers colons écossais de Marsboro

William Mc Leod, Rory Mc Iver, Murdo Mc Iver et John Mc Iver étaient quatre colons de Lingwick à la recherche de terre. Rory et Murdo étaient alors dans la quarantaine. En 1852, ils quittèrent le canton de Lingwick et s'engagèrent dans une traversée de trois jours à travers la forêt des cantons de Winslow et Whitton pour atteindre le canton de Marston qui à l'époque n'était que partiellement arpenté. Ils construisirent un radeau et explorèrent les rives occidentales du lac Mégantic jusqu'à un lieu nommé Rocky Point. Durant plus d'une semaine, ils chassèrent et pêchèrent puis ensuite retournèrent à Lingwick. Cette expédition leur plut sans doute, de même que les lieux qu'ils explorèrent puisque l'année suivante, au printemps, ils revinrent sur les rives occidentales du lac Mégantic, mais cette fois en apportant avec eux trois minots de pommes de terre qu'ils semèrent sur un

acre de terre qu'ils avaient défriché. Au cours de l'hiver 1853, les quatre explorateurs revinrent avec des provisions pour un mois. Puis, au printemps 1854, ils retournèrent à nouveau à Marsboro où ils défrichèrent chacun les lots qu'ils s'étaient choisis, les ensemençèrent d'un minot d'orge et plantèrent les pommes de terre qu'ils avaient fait pousser l'année précédente. Convaincus que Marsboro pouvait devenir un endroit propice à leur établissement, ils amenèrent en 1856 leur famille de Lingwick. Mais ils étaient encore très isolés. A l'époque, le lieu de ravitaillement le plus proche était situé à Winslow, soit à 16 milles de Marsboro. L'année suivante, un cinquième colon fit son apparition à Marsboro. Il s'agit de Malcom Mc Kay qui s'installa dans la Baie Victoria. Rory et Murdo Mc Iver furent enterrés dans le cimetière Echo Vale. Rory mourut en 1892 à l'âge de 80 ans et Murdo en 1888 à l'âge de 72 ans.

Mgr Gravel (1967: 9) a avancé que les cinq premiers colons de Marsboro étaient des squatters, du moins pour un temps, c'est-à-dire qu'ils occupèrent au début des terres qui ne leur avaient pas été octroyées officiellement. D'après cet historien, aucune concession régulière ne fut attribuée aux Ecossais avant 1867. Ces concessions ont été octroyées à Malcom Mc Kay, William Mc Leod, Allan Mc Leod et à plusieurs Mc Iver et Matheson.

Ces premiers colons avaient ouvert la voie au peuplement dans le canton de Marston et en 1857 avec la percée du chemin de Mégantic un nouvel élan à la colonisation était donné. Ce chemin poursuivait le chemin Arthabaska depuis le lac Aylmer jusqu'au lac Mégantic en croisant le chemin de Lambton à Stormoway. Dès 1859, le secteur autour de la Baie des Sables fut occupé par des Ecossais. Une portion de

route baptisée en gaélique Drum A Vack (de l'un et l'autre côté de la colline) entre Springhill (Nantes) et le cimetière Echo Vale fut colonisée par les Mc Rae, les Mc Leod, les Murray. Par ailleurs, l'ancien tracé de la route de Victoria abandonné depuis plusieurs années, fut repris en 1859 et mené à la frontière des cantons de Hampden et de Marston, puis l'année suivante, la route fut poussée 17 milles plus loin jusqu'au lac Mégantic. Cette route correspond à l'actuel chemin Victoria qui se prolonge par le chemin St-Léon et le chemin Milan. Cette route fut baptisée chemin Bury-lac Mégantic et elle était la seule qui reliait Marsboro à Milan. De nombreux Écossais s'établirent le long de cette route.

Entre 1861 et 1866, la guerre civile américaine amena à Echo Vale des Américains réfractaires à l'enrôlement dans l'armée et certains officiers britanniques furent attirés par les réserves forestières des rives du lac Mégantic. Ainsi, le major J. D. Ramage s'installa à la Baie Victoria et Alex Gunn acheta de vastes réserves forestières de la couronne. Il laissa son nom à la rivière longeant le 5ième rang de Marsboro. Un peu plus tard, un ex-officier de l'armée sudiste américaine, le major M. Mc Minn se retira dans un camp entre la Baie des Sables et la Baie Victoria.

L'arrivée du chemin de fer donna encore une nouvelle impulsion à la colonisation du canton et amena une nouvelle vague d'émigrants écossais. En 1871-72 commença à Lennoxville la construction de la voie ferrée par la St-Francis and Megantic International Railway Company. La voie devait se rendre jusqu'au lac Mégantic. En 1877, la compagnie changea de nom pour devenir l'International Railway Company. La voie ferrée parvint à Echo Vale en 1878. En 1886, le chemin de fer fut vendu à la compagnie Atlantic and Northwest

Railway Company qui quelques mois plus tard le louait au Canadian Pacific Railway. La voie se rendait alors à Greenville dans le Maine.

Le canton de Marston est resté durant presque 20 ans peuplé uniquement par les Écossais. Ils provenaient surtout des îles écossaises Lewis et Harris et avaient émigré dans les Cantons de l'Est vers 1840 puis vers 1870. Ils constituaient à Marsboro une sorte d'enclave écossaise qui fut rapidement entourée de catholiques. Ainsi, les premiers Canadiens français du canton s'établirent à Piopolis, nommé à l'honneur de Pie IX. En effet, les terres de Piopolis furent concédées aux jeunes Canadiens français qui les obtinrent en récompense de l'aide militaire qu'ils apportèrent à la papauté qui combattait à Rome les troupes nationalistes de Garibaldi. La paroisse catholique de Piopolis fut érigée en 1871 et représentait alors le seul lieu de culte catholique pour toute la région. Dès 1876, Piopolis rassemblait plus de 293 personnes. En 1899, une paroisse catholique fut érigée à St-Léon de Marston. Il y avait à l'époque 440 âmes, soit environ 90 familles.

Depuis 1861, les trois cantons de Hampden, Whitton et Marston ne formaient qu'une seule municipalité et des représentants de chacun des cantons siégeaient au conseil municipal. Pour le canton de Marston, une vingtaine de propriétaires fonciers figurent sur la liste de perception des taxes: il s'agit des Mc Iver, Mc Donald, Mc Leod, Beaton, Mc Lean, Morrison, Matheson, Smith, Mc Aulay. Selon Stanislas Drapeau (1863), il y avait en 1861 une centaine de personnes dans le canton de Marston. A cette date, ils avaient défriché 120 acres et avaient récolté 1 830 minots de grains, 1 333 minots de pommes de terre et n'avaient acquis que 2 boeufs, 2 chevaux, 25 vaches et 28 moutons.

Avec l'accroissement progressif de la population, les trois cantons s'érigèrent en 1874 en municipalités distinctes. Le 9 février 1874, la première assemblée de la municipalité du canton de Marston eut lieu. Elle fut tenue dans la salle de l'église St-Andrews à Lac-Mégantic. Le premier maire de la nouvelle municipalité du canton de Marston fut John F. Mc Iver et jusqu'en 1947, tous les maires de la municipalité du canton de Marston furent d'origine écossaise. Les maires étaient issus des villages de Marsden et de Marsboro. Les procès-verbaux des assemblées municipales furent rédigés en anglais jusqu'en 1948.

Liste des maires du canton de Marston (1874-1947)

| | |
|-------------------|---------------|
| John F. Mc Iver | 1874-1885 |
| D. L. Mc Leod | 1885-1886 |
| Allan Mc Leod | 1886-1890 |
| D. L. Mc Leod | 1890-1892 |
| Allan Mc Leod | 1892-1897 |
| D. L. Mc Leod | 1897-1901 |
| Allan Mc Leod | 1901-1903 |
| D. L. Mc Leod | 1903-1909 |
| George Mc Leod | 1909-1910 |
| John A. Mc Aulay | 1910-1914 |
| D. L. Mc Leod | 1914-1917 |
| N. H. Mc Leod | 1917-1923 |
| Murdo A. Mc Leod | 1923-1929 |
| M. D. Mc Donald | 1929-1933 |
| Murdo A. Mc Leod | 1933-1936 |
| Arthur Olson | 1936 (6 mois) |
| Norman M. Mc Leod | 1936-1947 |

La municipalité du canton de Marston comprenait les villages de Marsboro, Marsden (Milan), St-Léon (Val-Racine) et Piopolis qui en fit partie jusqu'en 1879. St-Léon s'en détacha en 1908 et Milan en 1948. La population écossaise était surtout concentrée à Marsboro et à Marsden. En 1889, plus de 100 familles résidaient à Marsboro. En 1916-1917, le rapport annuel de la Marsboro Presbyterian Congregation montre que 261 personnes contribuèrent à leur église.



Famille de R. E. et Maryann Morrison.

Les premières familles écossaises étaient nombreuses. Il n'était pas rare qu'elles comptaient plus de 10 enfants. Mais le taux de mortalité infantile était aussi très élevé. Il n'y avait ni vaccin, ni médecin dans le village et les maladies infantiles étaient souvent fatales. Les années du tournant du siècle semblent avoir été particulièrement difficiles. De nombreux enfants moururent en bas âge vers 1895 -1910. Les colons de Marsboro avaient recours au service d'un médecin de Mégantic qui était nommé officier médical de la municipalité de Marston. Les procès-verbaux des assemblées municipales montrent que les émoluments du médecin variaient au début du siècle entre \$7.50 et \$15.00, ce qui représentait une somme très importante pour les colons. Par ailleurs, certains Écossais jouissaient d'une longévité exceptionnelle. Mary Ann Morrison, originaire de l'île de Harris émigra à Marsboro vers 1887. Elle mourut en 1983 à l'âge de 108 ans.

La population du canton a progressé rapidement jusque dans les années 1915-20 à partir desquelles le peuplement s'est stabilisé, puis a baissé dans les années de la grande crise (1929-1939). Les Écossais de Marston, tout comme dans le reste des Cantons de l'Est d'ailleurs, quittèrent massivement la région et ils furent graduellement remplacés par des Canadiens français. Selon J. Hunter (1939: xxxii), la population du canton suivit l'évolution suivante:

Population totale du canton de Marston (1861-1931)

| | | | | | | |
|------|------|-------|-------|-------|-------|-------|
| 1861 | 1881 | 1891 | 1901 | 1911 | 1921 | 1931 |
| 100 | 880 | 1 117 | 1 407 | 1 572 | 1 585 | 1 273 |



R. E. ET MARYANN MORRISON, 1941.

Nous verrons un peu plus loin les principales raisons qui ont motivé le départ des Écossais et l'émigration des Canadiens français, mais avant, examinons les conditions de vie et l'organisation de la communauté écossaise de Marsboro.

Structures économiques et sociales

Les colons Écossais de Marsboro vivaient essentiellement de l'agriculture. Le *Settler's Guide* de 1905 affirme que les cinq premiers rangs du canton de Marston, soit une partie du territoire de Marsboro, étaient couverts de belles terres à bois, mais que le sol était rocheux et difficile à cultiver. Il contient peu de matière organique et l'acidité est élevée. De plus, la situation géographique du lieu déterminant les conditions climatiques font que la saison de culture est relativement courte. Malgré ces obstacles, les colons pratiquaient une agriculture de type mixte. Les colons avaient des terres d'une dimension de 100 acres. D'après A. Ross (1967: 9), vers 1860 dans le comté de Compton, une ferme écossaise moyenne possédait 23 animaux: 2 chevaux, 1 boeuf, 8 vaches, 11 moutons et 1 cochon. Certaines fermes étaient plus grosses et comportaient un troupeau plus important. D. Lévesque (1963:19) souligne que certains colons Écossais « réussirent à se constituer des domaines assez enviabiles ». Cet auteur (1963: 78) soutient que les Écossais de Marsboro « étaient des agriculteurs prospères possédant des troupeaux considérables ». En outre, ils cultivaient le sarrasin, l'orge et les pommes de terre qui constituaient la base de leur alimentation. Enfin, ils tiraient profit des ressources naturelles environnantes: ils cueillaient les baies et les fruits sauvages, ils chassaient le gibier et faisaient du sirop d'érable. La frugalité

était la règle, rien n'était gaspillé, tout était récupéré. Ils étaient autosuffisants, les femmes faisaient une partie du linge. Les surplus des récoltes étaient vendus et les profits épargnés.

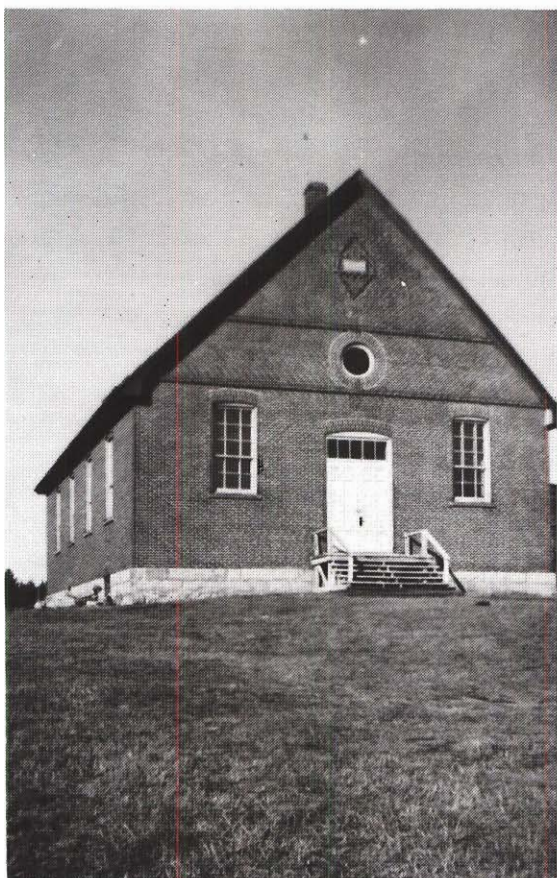
A mesure que le réseau routier s'ouvrit et s'améliora et qu'apparut le chemin de fer, les Ecossais ont exploité les ressources du bois de leur terre, tout en étant très soucieux de conserver des boisés de ferme pour leurs propres besoins. La rivière Victoria était utilisée pour la drave et le bois se rendait ainsi jusqu'au lac Mégantic. En 1861, il y avait dans le comté de Compton 11 moulins. Trente ans plus tard, leur nombre grimpa à 55 dont les plus importants étaient à Scotstown, Milan, Springhill, Weedon, Gould, Stornoway, Bury. Marsboro eut aussi son moulin. Il était situé sur la rivière Bog à la sortie du lac Mc Kenzie. Le moulin servait à la fois pour scier le bois, carder la laine et moudre le grain. Les cultivateurs y apportaient leurs denrées et en laissaient une partie pour payer le propriétaire du moulin. Les procès-verbaux des assemblées de la municipalité du canton de Marston montre que le moulin eut plusieurs propriétaires successifs: il a appartenu à F. G. Legendre, à la compagnie Pattré and Winslow et à Angus Mc Leod. Il ne reste actuellement aucune trace de cette activité économique. Par ailleurs, les colons avaient la responsabilité de l'entretien des routes. Ils s'acquittaient ainsi du paiement des taxes municipales en faisant le travail de voirie.

L'agriculture et l'exploitation du bois constituaient l'essentiel des activités économiques de Marsboro. Il y eut toutefois en 1861 une compagnie qui fut organisée pour la prise de poissons du lac Mégantic et sa mise en marché était destinée à Boston. La compagnie dont le bureau siégeait à

Bury et avait pour gérant un monsieur Courtenay, fit construire un magasin à Echo Vale. Il s'agit du premier magasin de la région. Il était tenu par John « Boston » Mc Donald qui selon les dires de Mgr Gravel était un personnage légendaire, accueillant chez lui les déserteurs de la guerre civile américaine. Il mourut en 1893 à l'âge de 66 ans. Il fut enterré dans le cimetière Echo Vale. Les opérations de cette compagnie ne durèrent guère que trois ans. John « Boston » Mc Donald eut tôt fait de convertir ce magasin en bureau de poste en décembre 1863, sous le nom de Lake Megantic. D'après A. Cauchon (1978: 190) ce bureau de poste déménagea en 1880 près du chemin de fer chez Robert Mc Leod. Il prit alors le nom de Echo Vale. Le maître de poste était alors J. P. Jones auquel succéda son fils Bert Jones. Le bureau de poste d'Echo Vale fut fermé en 1934.

Les premiers colons Ecossois de Marsboro ont, en émigrant, amené avec eux leurs traditions et leur culture. Ils parlaient tous la langue gaélique, langue celtique. Ce n'est qu'une fois bien installés dans leur pays d'accueil qu'ils apprirent à parler l'anglais. Ils appartenaient tous à l'Eglise presbytérienne, religion de confession calviniste dont l'éthique valorise la sobriété, le travail et l'épargne. Marsboro a été le centre de l'Eglise presbytérienne pour tout le canton de Mars-ton. Le premier pasteur s'y installa en 1882. Il s'agissait du révérend William Ross. Il était né en 1824 à Kilmuir Easter Ross Shire en Ecosse. Il fut enterré en 1884 dans le cimetière Echo Vale. Une première église presbytérienne fut construite, d'après J. P. Kesteman (1985: 114) au village en 1871, sur un terrain appartenant à Monsieur Mc Kay. Cette église fut remplacée par une seconde construction de briques en 1908. Le curé de Marsboro, L. Quirion, rapporte dans son journal que la construction de cette église a coûté \$10 000 et

que la brique a été apportée de Mégantic au cours de l'hiver, sur la glace du lac.



L'église presbytérienne de Marboro.

Les Ecossais étaient très pratiques et avaient pour la journée du dimanche le plus grand respect. En effet, cette journée était réservée à la prière et à la fréquentation du temple. Les femmes préparaient les repas du dimanche la veille, de même les hommes s'assuraient du soin des animaux le samedi. Pour se rendre à l'église, certains devaient marcher plusieurs

milles. Il y avait au temple deux services, l'un le matin prêché en anglais et fréquenté surtout par les jeunes et l'autre le soir prêché en gaélique. L'église presbytérienne de Marsboro attiraient les Ecossais des environs. Ce n'est qu'en 1890 qu'une église presbytérienne fut construite à Lac-Mégantic.

Avant cette date, ses habitants de rendaient donc à Marsboro pour assister au service. Lorsque l'église de Stornoway fut démantelée en 1924, plusieurs fidèles fréquentèrent celle de Marsboro pour le service religieux. C'est vers 1935 que le ministre presbytérien cessa d'habiter Marsboro. Cependant, il continua d'assurer le service religieux encore quelques années, de façon épisodique en hiver mais de façon continue en été. Les colons Ecossois avaient deux cimetières pour enterrer leurs défunts. Le plus ancien et le plus important était celui d'Echo Vale qui date de 1860. Un second, le Marsboro Mills Cemetery est situé près de la rivière Bog, près du rang VII et il fut fondé par John Murray. Ces deux cimetières sont actuellement les traces les plus importantes encore visibles de l'établissement des Ecossois à Marsboro.

Les Ecossois valorisaient l'instruction et insistaient beaucoup sur l'éducation de leurs enfants. Sur le territoire de Marsboro, il y eut de leur temps trois écoles primaires. L'une était située au village près de l'église. Cette école brûlera en 1952. Une autre était placée sur le chemin principal, sur le lot en face du cimetière Echo Vale et une troisième était placée au coin du rang IX.

Les fermes écossoises étaient relativement isolées les unes des autres et les voies de communication étaient à l'époque limitées. Les routes qui sillonnaient le territoire étaient souvent en mauvais état et plusieurs d'entre elles restaient fermées durant l'hiver. Par ailleurs, les petits ponts de bois des rivières Victoria, Bog et Gunn nécessitaient toujours des réparations parce que endommagés fréquemment par le passage des billots de bois. Mais malgré ces obstacles, il y avait plusieurs lieux de communication qui permettaient aux premiers colons de se rencontrer et d'échanger. L. Doucette (1980: 32)

rapporte qu'un journal appelé le « Marsboro Chronicle » servait de bulletin de liaison entre plus de 300 familles écossaises de la région. En outre, ils avaient de nombreuses occasions et quelques lieux pour se rencontrer. Les jeunes quant à eux se réunissaient près de l'église au « hall » pour danser chastement. De plus, lorsque le moulin de la rivière Bog fut désaffecté, les jeunes s'y rendaient pour danser. Chez les Écossais, la sobriété était de règle. Comme dans plusieurs communautés au début du XXe siècle, la vente d'alcool était prohibée. Il y avait au sein de la communauté de Marsboro la Royal Templars of Temperance Hall qui était une association de non-buveurs et un club social qui organisait des pique-niques et des tours de bateaux sur le lac Mégantic. Les femmes étaient regroupées dans la Ladies Aid qui se réunissaient tous les mois. En plus de faire des gâteaux et des courtépoin-tes, elles organisaient le Box Party où les jeunes filles confectionnaient un goûter qui était ensuite vendu. L'acheteur le dégustait en compagnie de la cuisinière. L'arrivée du téléphone modifia relativement les comportements sociaux. En 1920 fut fondée la Marsboro Telephone Association. Ses services ne s'étendaient qu'aux habitants du village et ils n'étaient pas luxueux. Il y avait plus de 17 abonnés sur la même ligne!

La solidarité des Écossais était légendaire. Les tribulations épiques du hors-la-loi Donald Morrison en font foi. Alors qu'il était traqué par la police dans les années 1880-90, les Écossais de toute la région se rallièrent pour le cacher et le protéger. Pour construire les maisons et les granges, les Écossais mettaient leur énergie en commun et s'entraidaient. Par ailleurs, les procès-verbaux des assemblées municipales montrent que le conseil venait en aide aux femmes dans le besoin. Par exemple, en 1875, il vota une aide de \$2.00 par

mois pour aider la famille de la veuve Mc Kenzie. En 1881, les frais de transport de Catherine Mc Lennan au sanatorium furent déboursés par le conseil. La municipalité donna \$20.00 à la veuve Mc Askill pour qu'elle puisse acheter une vache. En 1886, la veuve de Norman D. Mc Donald fut exemptée de taxe municipale à la suite du décès de son mari.

Le démantèlement de la communauté écossaise de Marsboro

Entre 1860 et 1930, les Écossais formaient à Marsboro une communauté relativement prospère et bien organisée. Trois ou quatre générations s'y sont succédé. Mais suite aux années de la grande crise (1929-1939), la communauté commença à se démanteler. Ils eurent d'abord des réticences à quitter leur terre qui en période de mauvaise conjoncture économique, représentait une sécurité. Cependant, les procès-verbaux des assemblées municipales révèlent qu'en 1931 un grand nombre de jeunes hommes n'ont pas d'emploi. Le 14 décembre de la même année, ces documents affirment qu'il n'y a pas d'industries, ni possibilité d'emploi dans la municipalité. Entre 1932 et 1934, il est répété à plusieurs reprises que les chômeurs, qui étaient plus d'une centaine, avaient un urgent besoin d'assistance. Les années du conflit mondial (1939-1945), ont représenté la période cruciale de l'exode massif des Écossais de Marsboro. Le phénomène fut d'ailleurs général dans tous les Cantons de l'Est quelques années plus tôt.

Ce sont surtout des facteurs économiques qui expliquent le départ en masse des premiers colons et de leur descendance. Bien que certains cultivateurs s'étaient constitués de

belles fermes, il n'en demeure pas moins que les conditions de vie restaient très difficiles. A part l'agriculture, il y avait peu d'opportunité d'emploi. La pauvreté du sol et la courte saison de culture rendaient les conditions de travail très ardues. Les fermes n'étaient pas mécanisées, ni électrifiées. De plus, les marchés étaient très éloignés. Pour parcourir à cheval la distance entre Sherbrooke et Marsboro, il fallait mettre 9 heures! L'éducation fut un autre facteur expliquant le départ des Ecossais. La plupart d'entre eux ont élevé leurs enfants en leur inculquant les valeurs de l'instruction et du travail. Ils insistèrent pour envoyer leurs enfants à l'école. Plus éduqués que leurs parents, les enfants aspiraient à une vie plus urbaine et plus moderne. Graduellement, le départ des uns encourageait le départ des autres. Bientôt, ils ne furent plus assez nombreux pour soutenir leurs institutions de base comme l'église et l'école.

La Deuxième Guerre mondiale fut un catalyseur. Cette période fut marquée par une reprise économique et une multiplication des emplois. Plusieurs jeunes hommes s'enrôlèrent dans l'armée. Garçons et filles partaient en ville trouver du travail. Les Ecossais cherchaient en ville des opportunités qu'ils n'auraient pas eues en restant à Marsboro. Suite au départ des jeunes, leurs parents âgés vendaient leur propriété et allaient aussi s'établir en ville.

Une grande part des terres furent vendues à des compagnies de bois, notamment la Megantic Manufacturing Company qui acquit plusieurs lots dans les rangs IV, V, VI, VII et VIII. La Glasgow Land Co. possédait quant à elle des terres dans les rangs IV et V, vers Piopolis. Ces terres ont été dépouillées de leurs ressources puis elles furent échangées au gouvernement du Québec qui souhaitaient les ouvrir à la co-

lisation pendant les années de la crise. Les chantiers forestiers procuraient des emplois, mais les terres perdaient ensuite de leur valeur. Les colons qui s'y installèrent, les louaient par billet de location.

Les premières familles canadiennes françaises apparurent au début des années 1930. Les premiers Canadiens français provenaient des cantons de la Beauce et des cantons voisins du canton de Marston. Poussés par l'expansion démographique dans ces régions, ils cherchaient à Marsboro des terres pour s'établir. Ainsi s'installèrent les Dion, les Grenier, les Martin, les Roy. En 1931, ils sont suffisamment nombreux pour organiser une école. Vers 1935, les Morin, Goupil, Breton, Rhéaume s'installèrent à leur tour. Dans les années 1939-45, les Canadiens français affluèrent en grand nombre. Ils participèrent nombreux aux assemblées et aux charges municipales, si bien que dans les années 1940, ils y étaient majoritaires. Dès 1940, le secrétaire trésorier dut faire l'acquisition de codes municipaux en français. Le 15 juin 1948, s'est tenue la dernière assemblée municipale en anglais.

Il ne reste de l'occupation écossaise à Marsboro que très peu de traces. Quelques solages de granit enfouis sous les herbes hautes, quelques maisons dont l'architecture est typique de leur tradition et deux cimetières sont encore visibles. La nature a repris ses droits sur l'occupation du sol: les fermes et les pâturages ont disparu. Ils ont représenté une communauté dynamique et organisée et ont tenté de s'accommoder des conditions géographiques et climatiques de la région en travaillant avec acharnement pour faire fructifier leurs terres. En 1947, alors que s'érige la paroisse catholique de Saint-René-Goupil, il ne reste plus à Marsboro que 6 familles écossaises.

Troisième partie

La fondation de la paroisse Saint-René-Goupil, 1947-1950

Plus de quinze ans après l'arrivée des premiers colons Canadiens français, la paroisse catholique de Saint-René-Goupil est fondée. En 1947 à Marsboro, il y a plus de 286 catholiques, soit 49 familles, qui sont répartis principalement dans les rangs. Ils vivent essentiellement de la terre et de la coupe de bois. A l'époque de la fondation de la paroisse, il n'y avait pas d'électricité dans le village, ni d'acqueduc et il ne restait plus qu'une seule école, située au rang III. Par contre, les habitants du village avaient toujours accès au téléphone, bien que le service était plutôt mauvais. Il y avait un magasin et un bureau de poste situés dans l'ancien presbytère écossais ainsi qu'un poste d'essence dans sa cour. La municipalité de Marston ne comptait plus que les villages de Marsboro et de Milan.

Nous examinerons plus en détails les principaux traits de la vie quotidienne des paroissiens dans le chapitre suivant. Dans cette troisième partie, nous verrons comment la paroisse catholique s'est graduellement structurée de 1947 à 1950. La principale source d'information est fournie par la chronique que le premier curé de la paroisse, Lorenzo Quirion, a rédigée au cours de son ministère à Marsboro.

Le territoire de Marsboro était inclus auparavant à la paroisse Sainte-Agnès de Lac-Mégantic. Ainsi avant la fonda-

tion de Saint-René-Goupil, les catholiques de Marsboro appartenaient surtout à cette église, mais quelques autres fréquentaient les églises environnantes de Saint-Zénon de Piopolis, de Saint-Ambroise de Milan, de Saint-Léon de Mars-ton et de Notre-Dame de Springhill. Ils devaient donc parcourir des distances importantes pour l'époque pour se rendre à la messe le dimanche. La route était évidemment plus facile à faire l'été que l'hiver. La neige eut tôt fait d'en décourager plusieurs de parcourir cette distance, comme le déplore d'ailleurs le curé Quirion. Au mois d'août 1945, l'évêque de Sherbrooke fondait à Marsboro une mission qui a été placée sous la tutelle de la paroisse Sainte-Agnès. Son curé, l'abbé Eustache Breault, venait célébrer la messe à Marsboro dans l'école située au village. La population de Marsboro grossit rapidement et il devint pertinent de créer une paroisse.

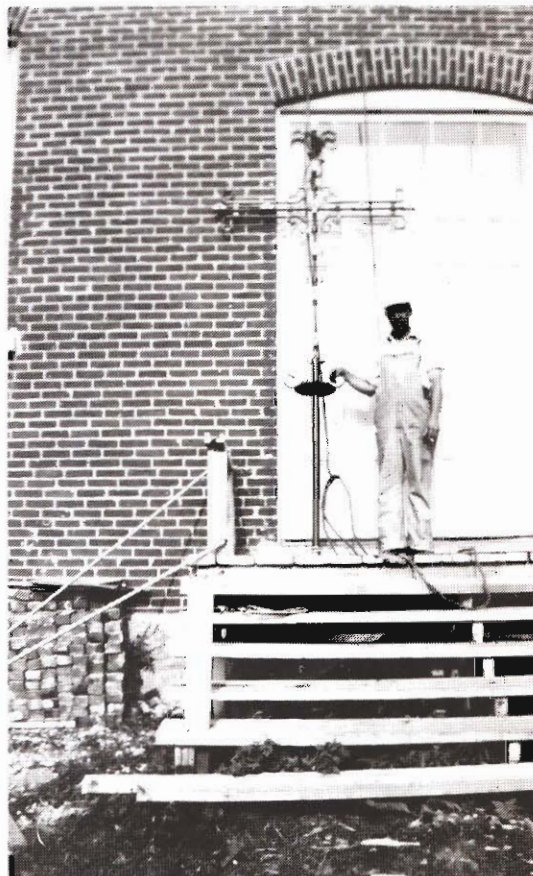
1947 : la fondation de la paroisse

Le décret de la fondation de la paroisse catholique Saint-René-Goupil est émis le 20 septembre 1947 de l'autorité de l'évêque de Sherbrooke, Monseigneur Philippe Desranleau. La paroisse est pourvue d'un territoire de 16, 181 acres et elle est placée sous la juridiction spirituelle de l'évêque de Sherbrooke. Elle reçut le nom de Saint-René-Goupil en l'honneur du martyr canadien. Né en 1607, René Goupil était un chirurgien français qui avait accompagné le père jésuite Hogues lors d'une mission en Amérique. Il fut massacré par les Iroquois près d'Albany en 1642. Sa fête est célébrée le 26 septembre dans le calendrier liturgique.

Le 9 octobre, l'abbé Lorenzo Quirion, vicaire à Saint-Michel de Sherbrooke est nommé curé de la nouvelle paroisse. Il y demeurera jusqu'en 1951 et se dévouera tout entier à sa tâche. La première messe est célébrée le 12 octobre dans l'ancienne église presbytérienne. Dans sa chronique, le curé Quirion note que 25 personnes y assistent.

La paroisse fait l'acquisition de l'église presbytérienne pour la somme de \$3 500. Le contrat de vente est passé le 22 octobre devant le Presbyterian Church of Canada et l'abbé Eustache Brault de Ste-Agnès de Mégantic. Le temple demandait des réparations. Depuis plusieurs années, il avait été abandonné, ses vitres étaient cassées, de plus il était nécessaire de convertir le temple en église catholique et de la doter d'un clocher.

En novembre, la paroisse obtient du ministère de la colonisa-



Installation de la croix, 1947.

tion un octroi de \$4 000 pour effectuer les rénovations. Le 25 novembre une petite croix est installée à l'endroit du futur clocher. Elle a été offerte par M. Legendre et G. Breton de Lac-Mégantic.

Dès l'automne, le curé Quirion organise ses paroissiens. Il commence ses premières visites le 26 octobre et il tient en novembre les premières réunions des mouvements sociaux qui encadraient la jeunesse, comme la J. A. C. Il fait de fréquentes visites à l'école et fait réciter aux enfants leur catéchisme. En décembre, la fabrique commence à se structurer. A la messe de Noël, le curé est heureux de constater que presque tous les paroissiens sont présents. Ils se retrouveront ensuite pour un réveillon.

1948: la consolidation de la paroisse

L'année 1948 fut marquée par de nombreuses activités qui visaient d'une part à organiser l'église sur le plan matériel et d'autre part à encadrer les paroissiens par diverses associations pieuses. La paroisse a eu recours fréquemment à la générosité des fidèles de Marsboro et de Lac-Mégantic qui donnaient temps et argent pour achever la création de Saint-René-Goupil.

En février, la paroisse fit l'achat de la maison de Mathias Roy en face de l'église pour y installer le presbytère. Cette maison dans laquelle logeait le curé et sa mère depuis l'automne, est acquise pour la somme de \$6 000. Ce n'est cependant que le 23 septembre que le curé a pu en prendre possession. Il y a fait effectuer quelques travaux de rénova-

tions qui se terminent en novembre. Par ailleurs, en juin, la fabrique fait l'acquisition du lot 1\2 nord, 17, rang V. Le terrain appartenait au ministère des Terres et Forêts et la compagnie M. G. M. Stearns en possédait les droits de coupe. En novembre, la paroisse obtient un terrain de Messieurs Ruel et Custeau pour y établir un cimetière.



Le presbytère restauré.

L'aménagement de l'église se poursuit au cours de l'année 1948. En février, le chemin de croix est installé et il est béni en avril par un père Franciscain de Lac-Mégantic. En février également la statue de Saint-René fut achevée. Elle a été exécutée dans les ateliers Petrucci de Montréal et était une gracieuseté de M. Ruel et Custeau de la paroisse. Le 9

juin, le curé reçoit le calice, un don des Chevaliers de Colomb de Lac-Mégantic.



CONSTRUCTION DU CLOCHER.

C'est au mois d'août que les travaux de construction du clocher ont commencé. Les plans du clocher ont été exécutés par la firme d'architectes J. Aimé et A. Poulin de Sherbrooke et l'entrepreneur était Edouard Grenier de Lac-Mégantic. Le 24 août, la croix du clocher est installée. Cette croix lumineuse était un don de Philibert Cliche, dirigeant de la Megantic Manufacturing Company. Quatre jours plus tard la cloche est montée dans le clocher. Il s'agissait d'une ancienne cloche du C P R ayant servi à l'église de Fitch Bay. Elle avait été acquise pour la somme de \$25. Le 26 septembre lors de la fête du saint martyr canadien, l'évêque de Sherbrooke Philippe Desranleau fait une visite à la paroisse et il bénit solennellement l'église. Enfin, avec l'arrivée du courant électrique dans le village, la croix de l'église put être illuminée le 22 décembre.

Sur le plan de l'organisation sociale de la paroisse, cette même année a été marquée par les premières élections des marguilliers de la Fabrique: Ludger Lachance, Albert Breton, Gérard Roy, Ernest Martin, Ernest Baillargeon et Aimée Vallée sont élus. Le 6 janvier furent également élus les membres du conseil de la chorale. Le président était alors Gérard Roy, le secrétaire trésorier Jean-Baptiste Martin et le directeur Laurent Martin. Le 1er février, la Ligue du Sacré-Coeur est fondée. En février de l'année suivante, le Sacré-Coeur sera intronisé et le curé fera lui-même don de la statue du Sacré-Coeur qui sera installée dans le bureau d'entrée du presbytère. Les adolescentes de la paroisse sont encadrées dans la confrérie des enfants de Marie à partir de février 1948, de même sont fondées les associations pieuses du Très Saint Sacrement, l'Apostolat de la Prière et les Dames de Sainte-Anne. Au cours de l'été, les femmes, présidées par Mme Roy, femme de Gérard, sont réunies dans l'Union Catholique

des Fermières. Ensuite ce fut le tour de l'organisation de l'Union Catholique des Cultivateurs en juillet et Ernest Martin est désigné comme président.



La cloche de l'église.



L'église restaurée.



L'intérieur de l'église.



La bénédiction de l'église par Mgr. Philippe Desranleau, 1948.



Visite pastorale au magasin général, 1948.



La chorale de la paroisse, 1947.

1949: la tragédie

L'année 1949 a été particulièrement éprouvante pour les paroissiens de Saint-René-Goupil. Depuis presque deux ans, ils s'affairaient à l'organisation de leur paroisse et à l'embellissement de leur église, mais un terrible accident survenu à la fin de l'été les mis à l'épreuve.

Au cours des premiers mois de l'année, la paroisse achève son organisation. Au mois de mai, la fabrique fait l'acquisition d'un terrain appartenant à Donald McKenzie sur lequel était situé le Hall des Ecosais. Puis, le 2 juillet, elle acquit un autre lopin de terre, celui là situé à la limite du village où passe le ruisseau. Il a été acquis dans le but d'y aménager un réservoir d'eau en cas d'incendie et un parc. Le curé Quirion tenait beaucoup à ce projet et considérait que les nombreux chantiers forestiers autour du village constituaient une menace constante pour les incendies. C'est avec amertume qu'il note dans sa chronique que «la plupart des gens ne prennent pas au sérieux un tel projet qu'ils considèrent comme inutile. Le maire, le premier, fait l'opinion en ce sens. Le curé se débrouillera donc seul». Il avait vu juste, un tel réservoir n'était pas inutile.

Le samedi 3 septembre, l'église Saint-René-Goupil brûle. L'événement est traumatisant pour la paroisse et son curé, laissons le raconter les événements:

Vers 5:30 h. p.m., le feu se déclare dans la grange de M. Ernest Martin alors qu'on y battait du grain au moulin. Le curé étant à parler avec quelqu'un à ce moment là dans la cour même de l'église, s'aperçut immédiatement du danger.

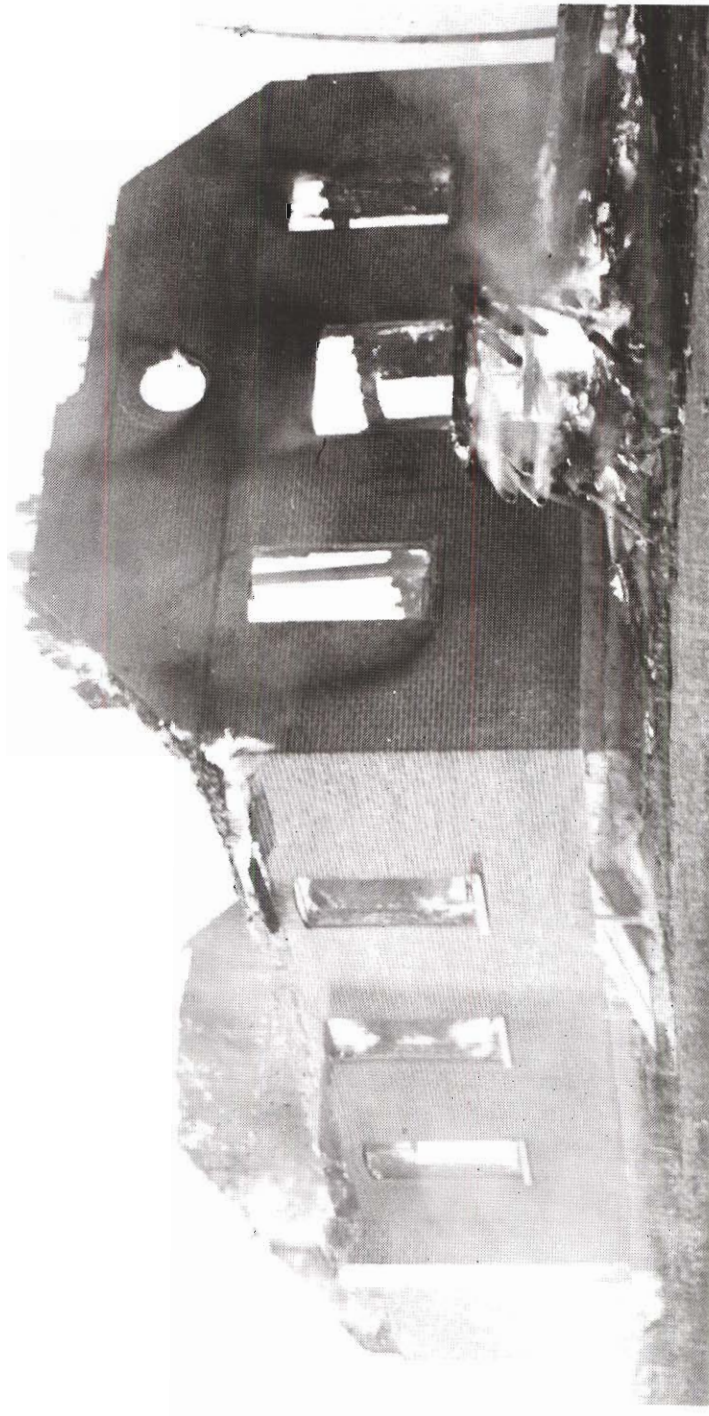
Cette grange étant très proche de l'église, eût tôt fait d'y communiquer le feu. Un quart d'heure après en effet, l'église commence à brûler par la couverture en bardeaux. Pendant ce temps, le curé aidé d'une couple d'hommes sauve la plupart des ornements, les saintes espèces ayant été portées au presbytère dès le début. L'on sait qu'il n'y a aucun service d'eau si ce n'est de l'apporter avec des chaudières à partir du ruisseau. A 6:30 l'église est déjà effondrée avec sa couverture, le clocher et la cheminée. La brique des murs tombe à mesure que le mur intérieur brûle. Ces ruines accumulées, la cave qui était déjà remplie de bois de chauffage, brûleront toute la nuit.

Dans l'édition du 8 septembre 1949, l'Echo de Frontenac ajoute qu'il n'y avait pas suffisamment d'eau au village pour combattre l'incendie et que les pompiers de Lac-Mégantic se sont joints aux paroissiens de Marsboro pour combattre le feu, de même que des citoyens de Piopolis. Ils ont tenté de pomper de l'eau du lac Mégantic pour éteindre les ruines et protéger les bâtisses environnantes. L'église est une perte totale, la grange et la boutique de forge de Ernest Martin sont ruinées. Seule sa maison a pu être sauvée. Les récoltes de foin et de grain sont perdues, en outre un cheval, des poules, 6 porcs ont péri.

Il n'y eut pas de messe le lendemain. Les paroissiens étaient invités à aller dans les églises voisines. Le dimanche suivant (le 11 septembre), les paroissiens de Marsboro assistent à la messe dans le Hall des Ecossais qui servira de lieu de culte jusqu'à la construction d'une nouvelle église.

Les paroissiens de Marsboro ne se sont pas laissés abattre par la perte de leur église. Le curé et ses paroissiens ont mis l'épaulé à la roue et ont fait preuve d'une grande solidarité pour nettoyer les débris des ruines. Surtout, ils ont fait preuve de dynamisme dans leur volonté de reconstruire rapidement une nouvelle église. Le 15 septembre, Ernest Martin fait don à la paroisse d'un lopin de terre qui permettra l'agrandissement de la nouvelle bâtisse. L'incendie de l'église aura permis l'accélération de la mise en branle du projet d'un réservoir. Une corvée est organisée pour déblayer le chemin qui doit se rendre au réservoir.

Enfin, l'année éprouvante de 1949 se termine sur une note plus positive. Le 22 décembre, trois lumières électriques sont installées dans la rue du village.



L'incendie de l'église, 1949.



Incendie de l'église, vue arrière, 1949.



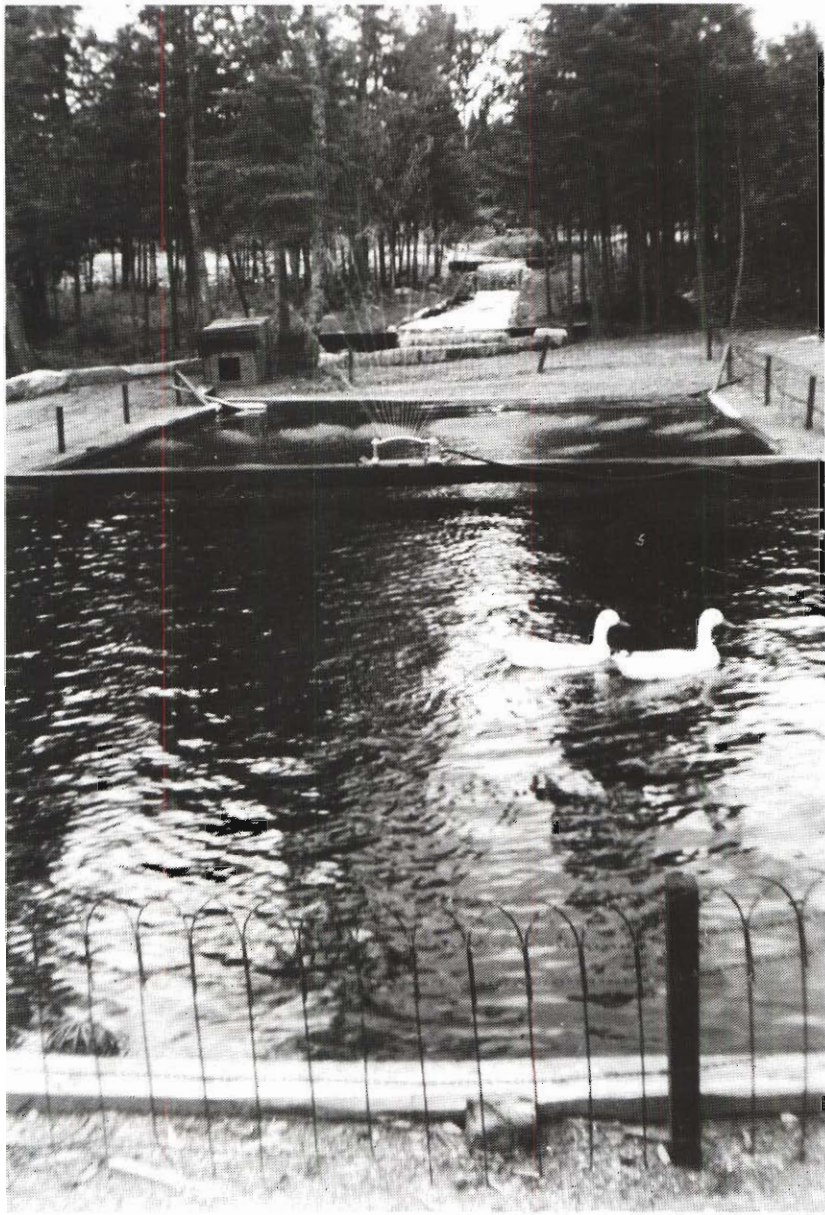
Corvée de déblyage des ruines de l'église, 1949.



En haut :
Chemin du parc en
construction.



À gauche :
Parc Saint-René.



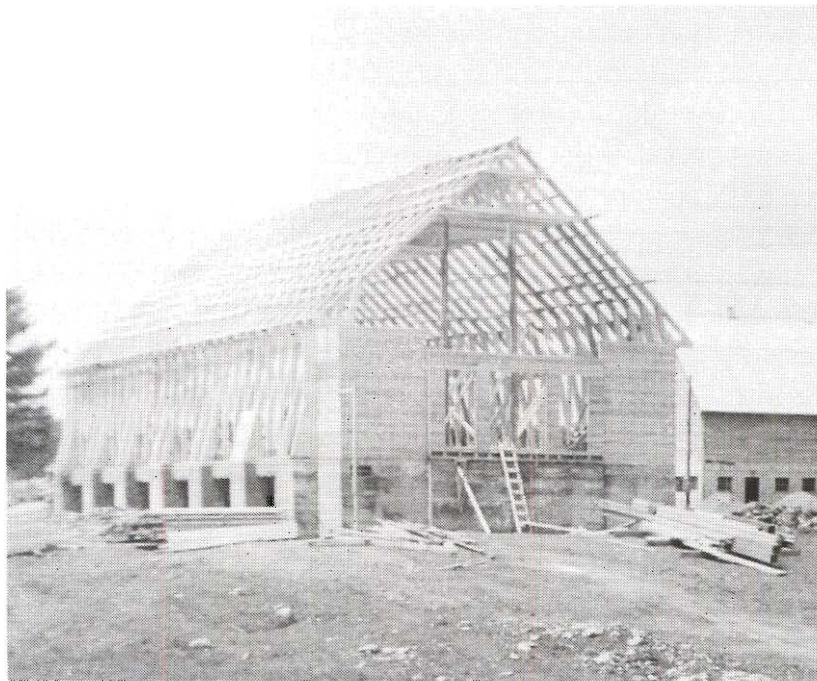
Réservoir du parc Saint-René.

1950: la reconstruction

La reconstruction de l'église était la priorité absolue de la paroisse. Les travaux ont commencé le 16 mai 1950 et ils se sont terminés à la fin septembre. Les plans du premier clocher sont réutilisés. La paroisse s'est considérablement endettée pour reconstruire l'église. Le ministre de la colonisation fait parvenir en août 1950 un chèque de \$2 000 pour aider à la reconstruction ce qui est nettement insuffisant. L'église n'était que partiellement assurée contre le feu. Le rapport financier de la paroisse au 31 décembre 1950 révèle que la paroisse a déboursé la somme de \$29 411 pour la construction de la nouvelle église.

L'évêque de Sherbrooke, Philippe Desranleau qui avait autorisé la construction d'une nouvelle église en avril 1950, se rend à Marsboro le 9 juillet pour exécuter la cérémonie de la bénédiction de la pierre angulaire. Les paroissiens sont nombreux à assister à la cérémonie, la journée est radieuse. L'évêque fait lui-même le sermon puis il explique les modalités de la cérémonie: la croix est bénie à l'endroit même où sera érigé l'autel, les litanies des saints lors des prières sollicitent l'attention et la protection des saints tels la sainte Vierge, Saint Michel, Saint Jean Baptiste, Saint Joseph, Saint Pierre. L'évêque explique que tous les saints évoqués se mettront en mouvement pendant que, près de la pierre, on sollicitera leur descente du ciel. La cérémonie se termine lorsque l'évêque frappe la pierre de 3 coups et après lui, les prêtres présents frappent un coup. Enfin, à leur tour, tous les fidèles présents sont invités à venir frapper un coup sur la pierre..

Le 24 septembre suivant, l'église est bénie par l'évêque de Sherbrooke lors de la fête de Saint-René-Goupil. Il s'agit de la première grand messe célébrée dans la nouvelle église.



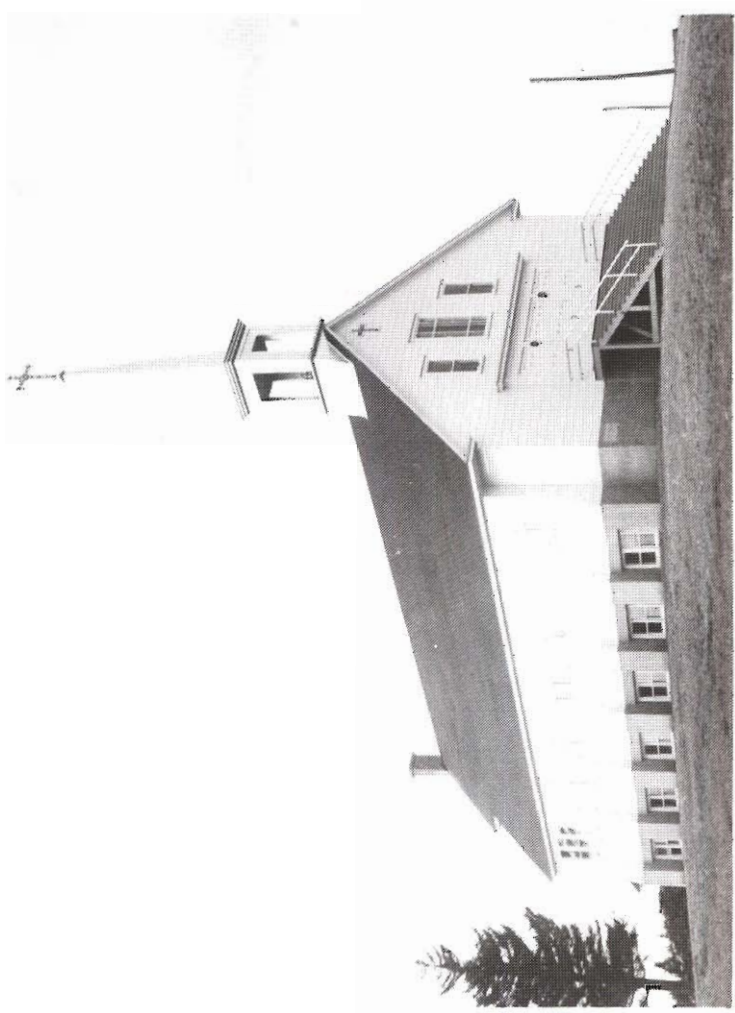
Charpente de la nouvelle église, 1950.



Bénédition de la pierre angulaire de l'église, 1950.



Bénédiction de la pierre angulaire de l'église, 1950.



Nouvel le église Saint-René-Goupil.



L'intérieur de l'église Saint-René-Goupil.

Quatrième partie

Les curés de Saint-René-Goupil et la vie paroissiale

L'église paroissiale a occupé une place centrale dans la société rurale du Québec. Elle a longtemps polarisé toutes les activités spirituelles et morales, de même que les activités sociales et culturelles. Le curé de la paroisse jouait un rôle prépondérant tant dans la sphère publique que dans la vie privée des paroissiens en étant l'autorité, la référence, le guide sur le plan spirituel et temporel. Autour de l'église s'organisait donc une part importante de la vie des paroissiens. Elle était au quotidien rythmée par les fêtes liturgiques, les messes, les visites du curé à l'école ou à la maison et par les trois grandes étapes marquantes de la vie du chrétien: le baptême, le mariage et la sépulture.

Le curé avait la responsabilité de la bonne marche de la communauté. Il tenait scrupuleusement le décompte de tous les fidèles, faisait chaque année des statistiques, compilait les données dans un rapport annuel destiné à son évêque. Ces rapports sont une source d'informations très riche. Par ailleurs, les curés de Saint-René-Goupil ont tenu jusqu'en 1966 un journal relatant tous les événements importants de la paroisse. Ces documents permettent d'analyser l'état démographique de la paroisse avec détails, comme nous le verrons dans la prochaine et dernière partie de cet ouvrage, mais ils constituent une source fondamentale de renseignements sur la vie quotidienne des paroissiens.

Les curés de Saint-René-Goupil

De 1947 à 1997, onze curés se sont succédé dans la paroisse Saint-René-Goupil :



Lorenzo Quirion a été le premier curé de la paroisse Saint-René-Goupil. Il a eu la difficile tâche de structurer et d'organiser la nouvelle paroisse. Il est né à Saint-Prosper le 22 juillet 1914. Ordonné prêtre le 24 août 1942, il enseigne au Séminaire Saint-Charles de Sherbrooke de 1942 à 1944, puis est nommé vicaire à la paroisse Sainte-Famille de Sherbrooke de 1944 à 1946. Par la suite, il assume la fonction de vicaire à la cathédrale de Sherbrooke de 1946 à 1947. En 1947, il est appelé à fonder la paroisse Saint-René-Goupil de Marsboro et il y exercera son ministère jusqu'en 1951. De retour à Sherbrooke, il fonde une nouvelle paroisse, Notre-Dame-de-l'Assomption, où il exercera son ministère jusqu'en 1956. Il effectue alors un retour dans le milieu de l'éducation et devient procureur du Grand Séminaire de Sherbrooke et en septembre 1956, il est nommé Supérieur du Grand Séminaire de Sherbrooke, tâche qu'il assumera jusqu'en 1960. Il fut aumônier des Soeurs de la Sainte-Famille jusqu'en 1967. De 1967 à 1972, il devient directeur du Cimetière Saint-Michel à Sherbrooke. En 1972, la maladie l'oblige à se retirer.



Conrad Berger est né à Saint-Etienne de Bolton le 3 septembre 1918. Il est ordonné prêtre à l'âge de 30 ans, le 7 novembre 1943. Il est alors nommé vicaire à Ascot-Corner où il demeure un an, puis devient vicaire de Saint-Aimé d'Abestos de 1944 à 1951. C'est en mai 1951 qu'il est nommé curé de Marsboro et exercera son ministère jusqu'en septembre 1954. Par la suite, il sera appelé à exercer les charges de curé à Saint-Gérard (1954-1968), à Saint-Jean l'Évangéliste de Coaticook de 1968 à 1971, à Saint-Gregoire de Greenlay de 1971 à 1982. Enfin, il devient vicaire à Sainte-Marguerite-Marie de Magog où il se retirera.



Lorenzo Bouchard est né à Sherbrooke le 19 juillet 1902 et reçoit l'ordination le 8 juin 1941. Il est d'abord vicaire à la paroisse Saint-Philippe de Windsor durant un an, à Saint-Joseph de Valcourt de 1942 à 1943, à Sainte-Anne de Danville de 1943 à 1945 et à Sainte-Agnès de Lac-Mégantic au cours de l'année 1945. Cette même année, il fonde la paroisse d'Austin près de Magog et y demeure jusqu'en 1948. Par la suite, il est nommé assistant aumônier de l'Hospice du Sacré-Coeur de Sherbrooke de 1948 à 1951, puis vicaire de Sainte-Praxède de Bromptonville de 1951 à 1954. De 1954 à 1956, il assumera à Marsboro la tâche d'administrateur paroissial. Il quitte pour enseigner au Séminaire des Saints-Apôtres de Laprairie de 1956 à 1957, puis au Collège Bourget de Rigaud (1957-1960). Jusqu'en 1967, il assumera le ministère de Saint-Enfant-Jésus de Pointe-aux-trembles, puis se retirera à Sherbrooke. Il est décédé le 25 décembre 1984.



Roger Duchesneau a été comme son prédécesseur, curé de Marsboro qu'un courte période de temps. Il est né à Sherbrooke le 5 avril 1921 et reçoit l'ordination le 31 mai 1947. Il est d'abord vicaire à Immaculée-Conception de Sherbrooke durant une année, puis est appelé à exercer les tâches d'aumônier au Sanatorium de Sherbrooke de 1948 à 1949 et chez les Ursulines de Stanstead de 1949 à 1950. Atteint de la tuberculose, il se retire durant deux ans. Il exerce ensuite la fonction de vicaire à Lennoxville de 1952 à 1954 où il baptisera en 1953 l'actuel curé de Saint-René-Goupil, Jean-Claude Demers. Roger Duchesneau retourne à Sherbrooke 1954 à 1956 et reprend le vicariat à Immaculée-Conception. C'est en 1956 qu'il devient curé de la paroisse Saint-René-Goupil et y exercera son ministère jusqu'en 1958. Par la suite, la maladie l'oblige à se retirer de 1958 à 1961. Il reprend ses activités en 1961 comme curé à Audet où il demeure 9 mois. Il est appelé alors à exercer la cure de Saint-Jean-Vianney de 1962 à 1969, puis de Lawrenceville de 1969 à 1978. Au cours de cette année, il devient aumônier à la Résidence de l'Estrie de Sherbrooke jusqu'en 1986, puis s'y retirera.



Roland Boulet est né à Bishop ton le 29 novembre 1923 et est ordonné prêtre le 12 mars 1949. Il débute son ministère à l'Institut Val-du-Lac de 1949 à 1956, puis devient professeur à l'École Normale Noé-Ponton de 1956 à 1958. Tout en demeurant professeur, il assume à partir de 1958 la cure de Marsboro et y

demeure jusqu'en 1969. Ensuite, il est appelé à devenir curé à la paroisse Saint-Esprit de Sherbrooke. Il cessa l'exercice du ministère pour oeuvrer dans l'enseignement et le monde hospitalier.



Charles-Henri Doyle est né à East Angus le 4 janvier 1920. Il est ordonné prêtre le 20 décembre 1947. Il est d'abord vicaire à Sainte-Agnès de Lac-Mégantic jusqu'en juin 1953, puis devient vicaire à la paroisse Sainte-Famille de Richmond jusqu'en mars 1958. Par la suite, il est curé de Fontainebleau de 1958 à 1962, de Saint-Adrien de Ham de 1962 à 1968 et retourne à Sainte-Agnès de Lac-Mégantic de 1968 à 1976. Au cours de ce ministère il assume en même temps la cure de Saint-René-Goupil de 1969 à 1976. Par la suite, il devient curé de Saint-Jean-Vianney jusqu'à sa mort en 1992.



Jean-Guy Lamoureux est né à Saint-Camille le 1er juillet 1930. Il reçoit l'ordination le 26 mai 1956. Dès lors, il devient assistant aumônier à l'Hospice du Sacré-Coeur de Sherbrooke jusqu'en 1964, puis devient curé à Saint-Venant de Paquetville jusqu'en 1970. En 1969, il assume aussi la cure de Saint-Malo de d'East Hereford. En 1970, il est vicaire de Sainte-Anne de Danville et devient curé de cette même paroisse en 1975. L'année suivante il est à la fois curé de Sainte-Agnès de Lac-Mégantic et de Saint-René-Goupil de Marsboro et y demeure jusqu'en 1978. Par la suite, il devient

curé de Saint-Zacharie de Windsor où il exerce encore son apostolat.



Germain Lavallée, né à Sainte-Catherine-de-Hatley le 30 janvier 1922, il est ordonné prêtre le 21 décembre 1947. Jusqu'en 1967, il est professeur au Séminaire de Sherbrooke, puis aumônier des Frères du Sacré-Coeur de Bromptonville de 1967 à 1969. Il est alors nommé curé à Valcourt où il demeure jusqu'en 1975. Ensuite il est vicaire épiscopal et responsable du clergé diocésain jusqu'en 1978. De 1978 à 1981, il cumule les charges de curé de Sainte-Agnès de Lac-Mégantic et de Saint-René-Goupil de Marsboro. De 1985 à 1990, il est curé à Compton et puis depuis ce temps vicaire à Saint-Jean-Bosco de Magog.



Jean-Claude Roy est né à Stoke le 9 juin 1930. Il est ordonné prêtre le 11 juin 1960 et enseigne au Séminaire Saint-Charles à Sherbrooke jusqu'en 1965. Il est ensuite missionnaire au Brésil de 1965 à 1980. A son retour, il assume les cures de Sainte-Cécile (1980-1985), de Saint-René-Goupil (1981-1985) et Sainte-Agnès de Lac-Mégantic (1985-1992). Actuellement, il est curé à la paroisse Coeur Immaculé-de-Marie de Sherbrooke.



Laurent Paré est né à East Angus le 25 janvier 1954. Ordonné prêtre le 18 septembre 1983, il assume la tâche de vicaire de Sainte-Agnès de Lac-Mégantic de 1983 à 1991. En 1985, il est appelé à devenir curé de Sainte-Cécile et de Marsboro où il exercera son ministère jusqu'en 1991. Il est présentement curé de la paroisse Marie-Reine-du-Monde de

Sherbrooke.



Jean-Claude Demers est le curé actuel de Saint-René-Goupil. Il est né à Lennoxville le 11 novembre 1953. Reçu prêtre le 4 octobre 1986, il assume l'année suivante le vicariat à la paroisse Notre-Dame-de-l'Assomption de Sherbrooke jusqu'en 1988. Par la suite, il est nommé vicaire à la paroisse Sainte-Famille de Sherbrooke (1988-1989) et à la paroisse

Saint-Philippe de Windsor de 1989 à 1991. Au cours de ces années il est également administrateur paroissial à Saint-Claude. Depuis 1991, il est curé à Sainte-Cécile, Nantes et Marsboro.

La vie paroissiale de Saint-René-Goupil

Comme dans toutes les paroisses, étaient organisées à Saint-René-Goupil des pèlerinages, des retraites, les Quarante heures de prière en été. Chaque année, au mois de mai, l'évêque de Sherbrooke venait à Marsboro pour confirmer la

foi des enfants. Depuis 1948, les confréries pieuses telles la confrérie du Très Saint Sacrement, l'Apostolat de la prière, la Ligue du Sacré Coeur, les Enfants de Marie et les Dames de Sainte-Anne étaient structurées. Elles sont restées actives jusqu'à la fin des années 1950. Toutefois, en 1965 il ne reste plus aucun membre dans les associations pieuses.

L'église catholique a subi de profonds changements dans les années 1960 suite au Concile Vatican II. La liturgie a été transformée et ces modifications ont laissé des traces dans le journal du curé de l'époque. En effet, au début de l'année 1963, le curé Boulet obtient la permission de dire la messe face au peuple. L'événement est important et a grandement bouleversé la vie religieuse de tous les catholiques. Il faut en effet se rappeler qu'avant cette date, la messe était dite en latin par le curé qui officiait face à l'autel donc dos à l'assistance. Les fidèles suivaient l'office avec un missel et les gestes du curé revêtaient beaucoup de mystère. Le curé Boulet a donc dû préparer psychologiquement ses paroissiens durant deux semaines et ce fut en effet un grand choc pour eux lorsqu'il dit la messe face au peuple pour la première fois. La réaction a été très positive, les fidèles ont senti qu'ils participaient davantage à l'office et que le message divin était davantage compris. Le curé Boulet était content de rapporter dans son journal que des paroissiens de l'extérieur de Marsboro venaient à Saint-René-Goupil écouter la messe face au peuple, charmés par la belle petite église de campagne et attirés par la nouvelle façon de dire la messe. Enfin, le dernier vestige des temps anciens disparaît l'année suivante: en 1964, l'église se défait de son vieil harmonium et le remplace par un orgue Hammond.

Les paroissiens avaient la charge de l'entretien de l'église et du curé. En plus de la dîme annuelle et des quêtes dominicales, ils étaient mis à contribution pour fournir temps et argent à leur paroisse. Dans nos climats, le chauffage de l'église et du presbytère est une préoccupation constante pour la paroisse et il dépendait de la générosité des paroissiens. Aussi, tous les fidèles devaient fournir une corde de bois de chauffage ou son équivalent en argent. Le chauffage à l'huile n'a été installé qu'en 1960 dans le presbytère et en 1961 dans l'église, ce qui rendit les lieux plus confortables. Par ailleurs, le curé faisait appel aux paroissiens pour leur participation à des corvées. Ainsi, dans un effort collectif, ils abbattaient le travail trop lourd pour une seule personne. Les ruines de l'église incendiée ont été déblayées par une corvée, le coulage du béton de la nouvelle église s'est également fait avec une corvée. Pour venir en aide à M. Legendre dont la maison brûla en 1950, une corvée est organisée, de même pour combattre un feu de forêt en 1951. Ce ne sont que des exemples qui illustrent la solidarité nécessaire des paroissiens lorsque surviennent des tragédies dans la communauté.

Le curé de la paroisse avait la responsabilité de la morale et des bonnes moeurs de sa communauté. Dans les années 1950, les premiers curés de Marsboro ont été de farouches défenseurs de la tempérance et ont mené une lutte acharnée dans la paroisse contre la consommation et la vente d'alcool de même que contre les danses. Depuis 1921, le conseil de la municipalité de Marston avait adopté un règlement prohibant la vente et l'émission de permis d'alcool sur son territoire. Toutefois, le gouvernement du Québec changea la loi provinciale à la fin des années 1940 et enleva aux municipalités le droit d'imposer la prohibition totale sur leur territoire. Il leur restait cependant le droit de limiter la vente d'alcool dans les

hôtels. A partir de 1951, les évêques de la province, insatisfaits de ce changement de la loi se concertèrent et s'unir dans une grande campagne de tempérance. En chaire, le curé Quirion mettait les paroissiens en garde contre les effets néfastes de l'alcool. Il répétait que les longues soirées d'hiver n'étaient pas un prétexte à consommer de l'alcool et « qu'en tout temps, la tempérance devait garder sa place parmi vous. Saint Paul nous avertit que les ivrognes n'entreront pas dans le royaume des cieux ». Il y avait à la Baie des Sables un hôtel avec taverne et sa situation aux limites de la paroisse apparaissait gênante. Au mois de mars 1951, la municipalité de Whitton à Springhill passa une résolution refusant tout permis au club de la Baie des Sables. Le curé Berger envoya en janvier 1952 une demande au conseil de Springhill le priant de fermer la salle de danse de la Baie des Sables. Quelques mois plus tard, le conseil de Marsboro abolit le règlement prohibant la vente de boisson sur son territoire. Le curé s'y opposa vertement et considère l'intempérance comme un péché mortel. Il vilipendait en chaire les consommateurs, les vendeurs et les fabricants d'alcool et le 20 avril 1952, il élabora au prône les motifs commandant la sévérité envers l'alcool:

Conséquences de ceux qui font usage de boissons: égoïsme et dureté de coeur, ne paient pas leurs dettes, y compris la dîme, travaillent sans régularité, manquent d'idéal, blasphèment, commettent l'impureté facilement par pensées, paroles ou actions, critiquent la religion et les prêtres, s'éloignent des sacrements, manquent la messe le dimanche, sont causes de chicanes ou de discorde avec les membres de leur famille ou leur entourage, perdent la santé et même la raison,

oublie leurs devoirs et négligent la religion. Je considère comme un devoir grave pour tous de ne pas favoriser la vente de boissons sous quelques formes que ce soit dans les limites actuelles de la municipalité.

À plusieurs reprises le curé s'adressera au député Tardif pour qu'il l'appuie dans sa lutte contre l'alcool. En 1955, il note dans son rapport annuel, la présence de deux hôtels dans les limites de la paroisse: à la Baie des Sables et à la Baie Victoria. Ce dernier fermera ses portes l'année suivante, mais celui de la Baie des Sables se maintiendra jusqu'en 1957.

Sur le plan social, la paroisse organise régulièrement des rassemblements. Lorsque la paroisse avait à faire des dépenses extraordinaires, elle organisait des soupers dans le sous-sol de l'église, des bazars, des tirages ou des parties de sucre. En plus de créer des occasions de rencontre entre les paroissiens et de leur permettre de tisser des liens de solidarité, ces activités permettaient de récolter des sommes importantes. Par exemple, en 1958, la vente de billets pour le tirage d'une radio a rapporté \$836 à la paroisse. L'église a aussi servi de lieu de rencontre et d'encadrement pour les jeunes. À partir de 1951, des films étaient projetés à la salle paroissiale le 4^e mercredi du mois. Tarzan, Laurel et Hardy, Séraphin défilaient sur les écrans et amusaient les jeunes. En 1962, le curé Boulet assisté d'Henri Paul Martin prennent l'initiative d'organiser des sports et des loisirs pour les jeunes de la paroisse. Ils installent une patinoire et organisent un terrain de jeux grâce à un octroi de \$200.

Les écoles

Les enfants de la paroisse représentaient, selon les années, de 20% à 28% de la population totale. A l'expansion démographique de la paroisse dans les premières années suivant sa fondation, le nombre d'enfants a considérablement augmenté. En 1947, il y a 61 enfants, âgés de 6 à 14 ans; en 1955, ils sont 101 et 109 en 1956. Chaque famille avait en moyenne 4 enfants d'âge scolaire. Toutefois, à l'époque tous les enfants âgés de 6 à 14 ans n'allaient pas nécessairement à l'école. Très souvent les parents gardaient les adolescents auprès d'eux pour qu'ils aident à la ferme. Chaque année, il y avait dans la paroisse une douzaine, parfois plus, d'enfants qui, malgré le fait qu'ils étaient en âge scolaire, ne fréquentaient pas l'école. Ce n'est qu'entre 1958 et 1962 que les pressions du curé sur les parents pour qu'ils envoient leurs enfants à l'école semblent avoir été efficaces. En effet, au début de l'année scolaire et au retour des vacances de Noël, les curés de Marsboro exhortaient les parents à envoyer les enfants à l'école et à surveiller leurs études. Le 12 février 1950, le curé Quirion dit en chaire à ses paroissiens que « les enfants auront l'éducation chrétienne que vous leur avez donnée. Rendez-vous compte que le catéchisme est bien appris à la maison, faites-les passer à l'oeuvre de la Sainte-Enfance, veillez en général à leur devoir d'état qui est l'étude au foyer et à l'école. Une des premières préoccupations d'une mère chrétienne est de montrer à ses enfants, dès qu'ils apprennent à parler, à faire le signe de croix et à prononcer les premières prières. Cette pratique se fait bien avant l'âge de raison, tous les jours, le soir et le matin, sans exception. C'est la volonté de Dieu que vous accomplirez ainsi ». Régulièrement au cours de l'année scolaire, le curé visitait les écoles, faisait ré-

citer le petit catéchisme aux enfants et s'assurait de leur enseignement moral.

**Les écoles primaires de la paroisse Saint-René-
Goupil, 1947-1966**

| année | nbr écoles | nbr élèves | classes+institutrices |
|-------|------------|------------|-----------------------|
| 1947 | 1 | 47 | 3 |
| 1948 | 1 | 59 | 3 |
| 1949 | 3 | 65 | 3 |
| 1950 | 4 | 69 | 4 |
| 1951 | 5 | 82 | 5 |
| 1952 | 5 | 92 | 5 |
| 1953 | 5 | 85 | 5 |
| 1954 | 5 | 89 | 5 |
| 1955 | 5 | 108 | 5 |
| 1956 | 3 | 94 | 4 |
| 1957 | 2 | 86 | 3 |
| 1958 | 2 | 86 | 3 |
| 1959 | 2 | 86 | 3 |
| 1960 | 2 | 74 | 3 |
| 1961 | 2 | 67 | 3 |
| 1962 | 2 | 74 | 3 |
| 1963 | 2 | 70 | 3 |
| 1964 | 2 | 53 | 3 |
| 1965 | 2 | 57 | 3 |
| 1966 | 0 | 59 | 0 |

La progression du nombre d'enfants dans la paroisse a entraîné la multiplication des écoles. En 1947, lors de la fondation de la paroisse, il n'y a qu'une seule école située sur le

rang principal, entre le village et le cimetière Echo Vale. Cette école était divisée en trois classes où trois institutrices enseignaient à 47 élèves. Dès 1949 deux autres écoles s'ajoutent: l'école du Sacré-Coeur au rang VIII et une école au coin du rang VI. En 1950, l'ancienne école des Ecosais située au village, près de l'église est réouverte. Elle est baptisée l'école Saint-René-Goupil. Cette école brûlera en 1952 suite à un feu de cheminée. Elle sera reconstruite en 1953. En 1951 en face du cimetière Ecosais a lieu l'ouverture de l'école Notre-Dame-des-Ecoles et la fondation de l'école Marguerite-Bourgeois sur la cote Victoria. Ainsi, entre 1951 et 1955, il y eu cinq écoles dans la paroisse qui réunissaient entre 69 et 108 enfants.

Ces petites écoles ne dispensaient que le niveau primaire. Pour les études secondaires, les élèves devaient aller à Lac-Mégantic. Dans chacune de ces écoles, il n'y avait qu'une ou parfois deux classes où étaient mêlés tous les niveaux scolaires. Les garçons et les filles devaient être placés séparément dans la classe pour éviter la promiscuité. De même, il était interdit par l'église catholique que des hommes prennent en charge l'enseignement des filles. Ainsi, c'étaient des institutrices qui assumaient l'enseignement des filles et des garçons. Les institutrices étaient des jeunes femmes, le plus souvent célibataires, et habitaient à l'école et avaient en plus de leur tâche d'enseignement la responsabilité d'entretenir l'école et de la chauffer. Elles avaient pour la plupart pour scolarisation une dixième année.

Les curés Quirion et Berger ont projeté de faire établir un couvent dans le village de Marsboro. Lorenzo Quirion souhaitait en 1949 un couvent pour les garçons. En 1953, Conrad Berger invita les Soeurs Servantes au Coeur de Marie,

puis les Soeurs de la Congrégation des Filles de la Croix et enfin, les Soeurs Missionnaires Oblats du Sacré Coeur de Saint-Boniface de venir installer un couvent à Marsboro. Toutes refusèrent par manque d'effectifs. Les soeurs n'étaient pas assez nombreuses dans leur communauté pour combler la demande du curé de Marsboro.

En 1956, les écoles de Marsboro ont commencé à fermer. Cette année là, deux écoles sont fermées. Les enfants sont un peu moins nombreux, mais surtout la commission scolaire a de la difficulté à assumer les coûts d'entretien de cinq écoles. L'année suivante, il n'en reste plus que deux qui se maintiendront encore jusqu'en 1966. Cette année là, la rentrée scolaire s'est faite à Lac-Mégantic où tous les enfants d'âge scolaire (59 au primaire et 14 au secondaire) sont transportés. La fermeture à Marsboro sonna le glas d'une époque et priva le village des rires et des cris des enfants.



Profession de foi, 1949.



Visite paroissiale, 1948. À droite, la vieille école du village des Écos-
sais; à gauche, le «hall» des Écossois.

Cinquième partie

Aspects de la vie matérielle et municipale de la paroisse Saint-René-Goupil

Peu de temps après la fondation de la paroisse, la municipalité de Milan se détache de la municipalité du canton de Marston et devient distincte. Ainsi, Marsboro reste le seul village de la municipalité du canton. En 1996, il fera une sorte de retour sur le passé en abandonnant son nom pour celui de Marston. Au cours des cinquante ans de l'existence de la paroisse, cinq maires se sont succédé dans la municipalité. Le premier maire francophone a été Fidèle Beaudoin qui fut en poste de 1947 à 1948. Gérard Roy fut élu en 1948 pour le remplacer et il restera en poste jusqu'en 1954. Puis, Mathias Roy occupera la charge de maire de Marsboro de 1954 à 1956. La famille Martin établira par la suite un véritable record de longévité à la mairie: Ernest Martin qui a été actif dans la politique municipale de Marsboro depuis 1936, est élu maire en 1958 et demeurera en poste jusqu'en 1975. Il est remplacé par son fils Laurent qui est toujours en poste après plus de vingt-deux ans.

Dans cette partie, nous n'avons pas pour objectif de faire l'histoire de la municipalité proprement dite, ni d'examiner en détails les différents dossiers portés à l'attention du conseil municipal. Nous souhaitons plutôt retracer brièvement les aspects les plus importants de la vie matérielle des paroissiens au cours des années qui ont suivi la fondation de la paroisse et de montrer l'apport des curés et des paroissiens

aux modifications qui ont été faites dans le changement du mode de vie.

L'évolution démographique de la paroisse

Au cours de son histoire, la paroisse Saint-René-Goupil a subi d'importantes variations démographiques qui sont liées aux conditions de la colonisation et à l'aménagement du territoire. Marsboro a toujours été un petit village et ce n'est que récemment que le nombre de ses habitants a dépassé 500 personnes. En effet, les statistiques de 1991 dénombrent à Marsboro 492 personnes. Aujourd'hui en 1997, le nombre de ses habitants a augmenté de 20% pour atteindre 595 personnes. Il s'agit du niveau de peuplement le plus important que la paroisse ait jamais connu dans son histoire. Voyons plus en détails l'évolution démographique de la paroisse à partir de 1947 et la répartition de la population sur le territoire.

Répartition de la population de la paroisse Saint-René-Goupil, 1947-1965

| année | familles non-ca tho. | familles catholiques | résidents village | résidents campagne | pop. totale |
|-------|----------------------|----------------------|-------------------|--------------------|-------------|
| 1947 | 6 | 49 | 21 | 285 | 306 |
| 1948 | 6 | 52 | 26 | 295 | 321 |
| 1949 | 5 | 53 | 29 | 305 | 352 |
| 1950 | 4 | 60 | 29 | 313 | 351 |
| 1951 | 4 | 63 | 38 | 348 | 395 |
| 1952 | 4 | 69 | 40 | 373 | 422 |
| 1953 | 3 | 59 | 34 | 312 | 355 |
| 1954 | 3 | 63 | 42 | 304 | 355 |
| 1955 | 3 | 65 | 51 | 321 | 381 |
| 1956 | 1 | 56 | 46 | 306 | 353 |
| 1957 | 1 personne | 51 | 55 | 286 | 342 |
| 1958 | 1 personne | 46 | 51 | 267 | 319 |
| 1959 | 0 | 40 | 58 | 207 | 265 |
| 1960 | 0 | 40 | 55 | 203 | 258 |
| 1961 | 1 personne | 38 | 50 | 191 | 242 |
| 1962 | 1 personne | 37 | 46 | 190 | 236 |
| 1963 | 1 personne | 37 | 47 | 196 | 243 |
| 1964 | 1 | 37 | 48 | 204 | 249 |
| 1965 | 1 | 39 | 45 | 211 | 256 |

Ce tableau montre qu'entre 1947 et 1955, la population de la paroisse est en pleine expansion. Elle atteint son niveau de peuplement le plus important en 1952 avec 422 personnes. Durant ces années, de nouveaux colons affluèrent à Marsboro, souvent plus d'une trentaine annuellement et les familles déjà établies grossissaient. Au cours de cette période, il y avait dans la paroisse une moyenne de 13 naissances par année. Dès 1959, une chute importante des effectifs est révélée et cette baisse de la population se poursuivra jusqu'au milieu des années 1960. Le niveau le plus bas est atteint en 1962 où il ne reste que 236 personnes, soit une diminution de plus de 44% par rapport à 10 ans plus tôt. Le phénomène de chute

de la population est généralisé dans l'ensemble du comté de Frontenac, quoique beaucoup plus accentué à Marsboro. En effet, selon D. Lévesque (1963: 29), pour la période 1951 à 1956, il y a dans le comté de Frontenac une émigration de 3 600 départs en moyenne par année.

La population de la paroisse était répartie essentiellement dans les rangs. Le village était peu peuplé en comparaison des rangs V, VI, VII et VIII. Le tableau montre que la population du village a plus que doublé en vingt ans, en passant dans ses extrêmes de 21 à 58 personnes. Par ailleurs, la campagne a pu avoir jusqu'à 373 personnes. Son niveau le plus bas est atteint en 1962 avec 190 personnes. Ainsi, le dépeuplement s'est effectué principalement parmi la population de la campagne.

C'est grâce à la percée du chemin de ceinture longeant le lac Mégantic, entre la Baie Victoria et la baie des Sables, que Marsboro a pu combler la baisse de sa population. Le maire de l'époque, Ernest Martin avait à cœur ce projet depuis des années et souhaitait par la construction de ce chemin attirer de nouveaux résidents et des touristes. Les travaux ont commencé en 1964 et graduellement, les résidences se sont construites. L'aménagement de cette partie du territoire a constitué en quelque sorte la troisième vague de peuplement de Marsboro. Après les Écossais et les colons Canadiens français, des familles de Lac-Mégantic, des campagnes environnantes, des villes de Sherbrooke et de Montréal ont élu résidence sur le territoire de Marsboro attirés par la beauté des rives du lac.

Vivre de la terre

Pour comprendre les raisons qui ont motivé les fluctuations de la population dans les années 1950 et le départ massif des habitants de Marsboro dans les années 1960, il est nécessaire de se pencher sur les problèmes occasionnés par la colonisation et les conditions matérielles de l'existence des habitants des campagnes au cours de ces années.

Saint-René-Goupil est une paroisse rurale et une paroisse de colonisation. Le statut des terres différait selon deux types juridiques d'établissement agricole. Il y avait dans la paroisse des terres possédées par des cultivateurs qui détenaient des lettres patentes attestant leur droit de propriété. Ils pouvaient ainsi disposer de leur terre comme ils l'entendaient puisqu'ils en étaient propriétaires. Par ailleurs, les terres des colons appartenaient en droit à la Couronne et les colons détenaient un billet de location leur donnant l'autorisation d'exploiter le sol. En 1952, 112 terres de la paroisse sont patentées, c'est-à-dire qu'elles sont détenues par des propriétaires privés et 50 sont sous billet de colonisation, donc exploitables par des colons, 9 autres appartenaient à la Couronne. Sur l'ensemble des lots, seulement le tiers était occupé.

Nous avons vu précédemment que les colons Canadiens français qui sont venus s'établir à Marsboro dans les années 1930-40, ont reçu du gouvernement des terres qui avaient été précédemment dépouillées de leurs ressources par les compagnies de bois. Cet état de fait a contribué à faire baisser la valeur des terres et à priver les colons d'une part importante de revenus. Les terres étaient en friche et le sol, à cause de l'absence de culture, a perdu de sa fertilité. Les conditions

de travail et le manque de ressources ont fait que les colons ont abandonné leur terre. Certaines étaient reprises par d'autres colons, mais ils ne tardaient pas à quitter à leur tour. C'est parmi les colons que les fluctuations de la population ont été les plus accusées.

Par ailleurs, sur le plan agricole, la paroisse Saint-René-Goupil appartient à l'une des régions les plus défavorisées des Cantons de l'Est. A part la coupe de bois, il n'y avait aucune autre activité économique dans la paroisse que l'agriculture. Nous avons déjà discuté des conditions géologique et climatique de la région dans la première partie de cet ouvrage. La courte saison de culture et les dépôts morainiques rendent les cultures plus difficiles. Aussi était-il très ardu pour les cultivateurs de vivre uniquement de la terre et d'en tirer des revenus substantiels. Les procès-verbaux de la municipalité de décembre 1948 indiquent qu'il y a « un grand nombre de familles se trouvant dans une situation d'indigence à cause de la crise qui s'abat lourdement sur les petits cultivateurs et colons qui ne peuvent vivre des produits de leur terre et n'ont pas droit à l'assurance chômage. Il est grave et urgent de voir à l'autorité municipale de porter à la connaissance des autorités provinciale et fédérale la nécessité de pourvoir aux besoins des citoyens ».

Le cri d'alarme est lancé. En 1952, au moment où la population a atteint son sommet (422 personnes), une enquête est menée par le ministère de la colonisation dans le but d'instaurer un plan de consolidation. Ce document nous permet de rendre compte de l'état de l'agriculture dans la paroisse à cette époque. Il y avait alors 69 familles catholiques dont 58 étaient des cultivateurs. Parmi ceux-ci trois résidaient au village et 55 dans les rangs.

Le rapport du plan de consolidation indique que pour l'ensemble de la paroisse, le cheptel était assez réduit. Il se limitait à 83 chevaux, 148 vaches laitières, 104 taures, 20 taureaux, 188 moutons, 43 porcs, 1 026 poules et 8 lapins. L'année précédente, les ours avaient fait des ravages et tué plusieurs moutons. Seulement 4 poulaillers et 8 troupeaux de moutons servaient à des fins commerciales. Quant aux produits agricoles, l'ensemble de la paroisse produit 90 tonnes de foin, 28 870 livres de crème, 14 175 livres de viande et 4 350 livres de pommes de terre. Ne produisant pas d'avoine, les cultivateurs doivent acheter plus de 92 580 livres d'avoine par année. Les produits laitiers n'étaient pas transformés, pour des fins commerciales, sur place mais étaient envoyés à Milan ou à Lac-Mégantic. Aucune ferme n'avait de silo. La forêt fournissait aux paroissiens 54 000 p.m.p. de bois de sciage, 630 cordes de bois de chauffage et 1 279 cordes de bois de pulpe. Le bois était vendu à des commerçants de Lac-Mégantic, de Milan et même à Québec. Chaque famille consommait en moyenne 25 cordes de bois par année. Il y avait 17 cultivateurs qui exploitaient une érablière. Par ailleurs, le rapport fait remarquer que les bâtiments et les maisons sont en général en mauvais état. Plusieurs maisons étaient trop petites, sans cave et sans finition. Les instruments aratoires étaient presque tous de type traditionnel et il n'y avait que trois tracteurs.

Seulement 21 cultivateurs pouvaient vivre exclusivement des revenus de leur ferme. Plus de 37 cultivateurs devaient aller travailler dans les chantiers dans les régions voisines, mais aussi jusqu'aux États-Unis.

**Revenu annuel moyen par famille de cultivateur en
1952**

| | | | |
|-----------------------|---------|------|------|
| culture agricole | \$177 | 13% | |
| boisé de ferme | \$500 | 37% | 50% |
| travaux de chantier | \$300 | 22% | |
| primes et allocations | \$150 | 11% | |
| divers | \$210 | 17% | 50% |
| total | \$1 137 | 100% | 100% |

Ainsi, les cultivateurs gagnaient en moyenne un revenu d'environ \$1 137 par année, ce qui était très peu, même pour l'époque. La moitié de ces revenus provenait de l'extérieur et la terre fournissait l'autre moitié. 13% seulement des revenus sont issus directement de la culture du sol alors que le bois donnait 37% des revenus. Malgré ces faibles revenus, les cultivateurs et leur famille survivaient grâce aux ressources de l'exploitation agricole qui fournissait le bois de chauffage et l'essentiel de l'alimentation. La chasse aux chevreuils permettait de faire la soudure des mois d'été quand il n'y avait plus de viande. On n'achetait presque rien, sinon quelques denrées comme l'huile à lampe, les allumettes, la farine et l'on faisait le pain, le beurre, les vêtements.

L'enquêteur du plan de consolidation amène plusieurs suggestions dans son rapport. Il propose l'amélioration des érablières, l'aménagement de sites de villégiature sur les rives du lac Mégantic pour attirer les chasseurs et les touristes, l'organisation du téléphone et l'électrification dans les rangs. Il fait remarquer également qu'il serait important d'établir

une bonne route de Marsboro à Milan afin d'ouvrir vers Sherbrooke les opportunités de marché. La route d'accès à Milan, Scotstown et Sherbrooke était en effet à l'époque en très mauvais état. Enfin, il ajoute qu'un important travail d'épierrement des sols et l'essouchement des terres pourraient assurer l'agrandissement des labours et que ce double travail rendrait la paroisse viable en 5 ans. Puis les 5 années suivantes, les cultivateurs pourraient élever des vaches laitières ou augmenter leurs troupeaux. Ainsi, toujours selon le plan de consolidation (1952: annexe 4), «en 10 ans, la paroisse pourrait donc commencer à vivre par elle-même».

L'entreprise du plan de consolidation a porté ses fruits. Le 27 juin 1953, 24 vaches du ministère de la colonisation sont amenées à Marsboro. Puis en 1959, le ministre de la colonisation accepte d'aider la paroisse en accordant un octroi pour l'achat de 200 tonnes de chaux pour réduire l'acidité du sol et de 14 tonnes d'engrais chimique. En outre le gouvernement accorde un octroi de 50% sur l'achat d'un semoir et d'une moissonneuse batteuse. Les cultivateurs se sont mis ensemble pour défrayer le reste des coûts. Suite à ces aménagements, le curé de la paroisse fait alors la remarque dans son journal qu'il y a « du trèfle là où il n'y en avait plus depuis le départ des Ecossais ».

Electricité et téléphone

Le village de Marsboro a connu l'électricité très tardivement par rapport à l'ensemble du Québec. Les paroissiens devaient donc se débrouiller avec l'énergie fournie par le bois, la force motrice des bras et l'huile pour l'éclairage alors que

les villages environnants étaient déjà tous électrifiés depuis des années. D'après J. P. Kesteman (1988: 185) la ville de Lac-Mégantic connaissait depuis 1898 un service d'électricité. L'année suivant la fondation de la paroisse, le conseil municipal fait des démarches auprès de la ville de Lac-Mégantic pour l'installation de l'électricité dans le village et en même temps, les habitants des rangs réclamaient aussi d'être électrifiés. Les résidants de Marsboro attendaient avec impatience leur tour, certains, fin prêts, avaient déjà acheté leurs appareils électroménagers! Les deux premières bâtisses à recevoir l'électricité dans le village ont été le presbytère et l'église en décembre 1948. Le curé Quirion inscrit alors dans son journal que la ville de Lac-Mégantic fournissait le service gratuitement pour l'église. En décembre 1949, trois lumières électriques sont installées dans les rues de Marsboro. Mais alors que le village pouvait grâce à l'électricité jouir des facilités de la vie moderne, les familles des rangs V, VI, VII et VIII attendaient patiemment leur tour. Ils ont réclamé régulièrement l'électricité au conseil municipal, mais en vain. Dans les années 1960, ils avaient perdu tout espoir d'être électrifié. L'entreprise aurait coûté trop cher et n'aurait pas été rentable pour la compagnie d'électricité. Ainsi, ne pouvant moderniser leur ferme, ne pouvant améliorer les conditions de vie quotidienne grâce à l'électricité, ils ont pris le parti de déménager, soit au village soit hors de Marsboro.

Nous avons déjà mentionné que le village jouissait d'un service téléphonique au temps des Ecosais. Le système était déjà désuet lorsque les Canadiens français ont commencé à s'installer à Marsboro. Depuis 1920, le Bell Telephone Company of Canada avait vendu à la Marsboro Telephone Association le réseau téléphonique, mais la compagnie

n'avait plus d'activités légales dans la mesure où les actionnaires, des Ecossais, étaient décédés ou introuvables. Ainsi, les poteaux et les fils étaient en très mauvais état n'étant plus entretenus et le service aux abonnés était très mauvais. Sous l'initiative du curé Quirion, une nouvelle compagnie sera formée: le Syndicat Corporatif de Téléphone de Marsboro. Les démarches ont commencé en 1951. Le village était resté au cours de cette année là près de 6 mois sans service de téléphone. En décembre 1952 le téléphone local est installé. Les habitants du village pouvaient communiquer entre eux, mais pas encore avec la ville voisine. Ce n'est qu'en février 1953 que le service téléphonique de Marsboro sera en relation avec celui de Lac-Mégantic. En 1953, le ministère de la colonisation accorde un octroi de \$500 au Syndicat Corporatif de Téléphone de Marsboro. Toutefois, le village était seul à bénéficier du service. Les rangs n'avaient pas accès au service. Le service téléphonique sera à nouveau amélioré en 1962 lorsque le Syndicat Corporatif de Téléphone de Marsboro est dissout et la Compagnie Bell prend le service à sa charge. Le curé Boulet prend note dans son journal que le service est grandement amélioré à cette occasion puisque les lignes sont maintenant partagées entre 5 abonnés et non plus 17!

L'aqueduc

Les curés de la paroisse ont mis aussi beaucoup d'énergie à l'établissement d'un aqueduc dans le village. A l'assemblée municipale du 6 septembre 1949, le curé, les marguilliers et un grand nombre de contribuables présentent une requête concernant l'aqueduc. Ils souhaitent que la municipalité

abandonne son projet d'organiser l'aqueduc pour donner l'eau au village et se disent quant à eux prêts à se charger du projet. Le 12 octobre 1949, le curé reçoit l'autorisation de la Voirie et entreprend les travaux d'un aqueduc partant de la source de M. Fridolin Duquette que celui-ci avait cédé par contrat à la fabrique le 29 mai 1948. Les choses n'ont pas traîné puisque dès le 5 novembre, le curé remercie Dieu en voyant l'eau de l'aqueduc couler dans les robinets du presbytère.

Toutefois, ce système devient désuet à la fin des années 1950. Le curé Boulet signale dans son journal que depuis son arrivée à Marsboro, des réparations devaient être faites chaque année sur les tuyaux et d'après les plombiers, ils étaient finis. Le maire de l'époque Ernest Martin se rend à Québec en 1961 pour obtenir un octroi du gouvernement pour le renouvellement des tuyaux, mais le coût total des travaux est évalué à \$40 000 et l'octroi n'était que de \$7 500. Pour avoir droit à l'octroi, la municipalité devait faire installer un réservoir de 50 000 gallons et des tuyaux de 6 pouces et 4 pouces au minimum. Ainsi, aux dires du curé, il était « inutile d'y penser ». Mais ne souhaitant pas abandonner la partie, le curé fait de multiples démarches auprès d'un ingénieur, auprès de marchands de tuyaux pour connaître les prix des tuyaux de carlon, il récupère des valves usagés, il fait creuser un réservoir, bref, il se débrouille pour faire installer un système qui a coûté au total \$1 809.91.



Premier aqueduc de Marsboro.

Les chemins, l'hiver

Pour toutes les municipalités du Québec, l'entretien des chemins est la préoccupation majeure. Il accapare la part la plus importante du budget. Le territoire à entretenir est très étendu et la neige l'hiver pose évidemment problème. Pendant l'hiver, plusieurs chemins restaient fermés à la circulation durant plusieurs mois, ce qui avait pour effet d'isoler les habitants de Marsboro les uns des autres et de limiter grandement leurs déplacements. En 1958, l'hiver a été si rigoureux que la route principale est restée fermée du 4 janvier au 18 mars. Le curé Boulet raconte que durant ce dur hiver, le village en est venu à manquer de farine et de pain et qu'il a dû un samedi soir se rendre à Lac-Mégantic par le lac gelé et ramener des boîtes de pain.

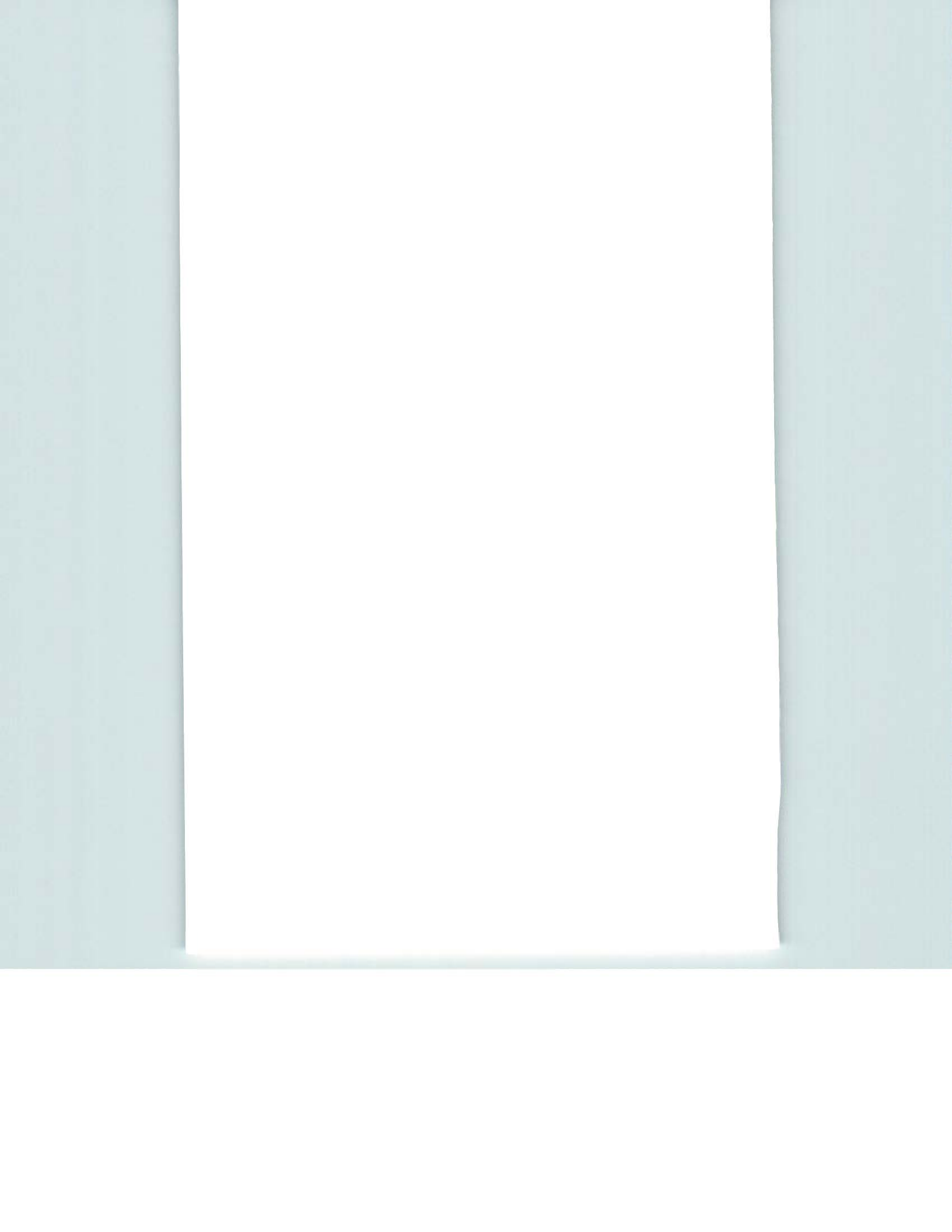
A partir de 1948, un service d'autoneige a été organisé pour transporter deux fois par jour les habitants des villages voisins jusqu'à Lac-Mégantic. Certains chemins étaient tapés par un rouleau, puis déblayés au printemps. Le conseil municipal discutait chaque année pour savoir s'il fallait ouvrir les chemins ou les laisser fermés. En hiver 1959, le curé Boulet particulièrement excédé par la situation puisqu'il devait pour ses fonctions de professeur, aller à Lac-Mégantic tous les jours, décide avec le maire d'aller s'informer du prix des tracteurs. Pour le financer, on décide d'organiser un tirage. Mais à l'époque, la chose n'était pas légale. Mais le curé prit le parti de passer outre cet obstacle juridique en assimilant le tirage à une oeuvre de charité! Le tracteur est acheté en janvier 1959 pour la somme de \$6 800 et la souffleuse pour \$600 et l'on se met à l'ouvrage immédiatement de sorte que les chemins restent ouverts cette année-là. Certains résidents rouspettent et ont peur de voir leurs taxes augmenter, mais, dit le



Le premier service d'autoneige.

qu'il « était une nécessité. On l'a trop vu depuis. Pendant l'hiver 1960-61, 1961-62, le curé a voyagé tous les jours à Lac-Mégantic et il n'est pas resté pris », sans compter que les paroissiens viennent plus nombreux assister à la messe le dimanche.

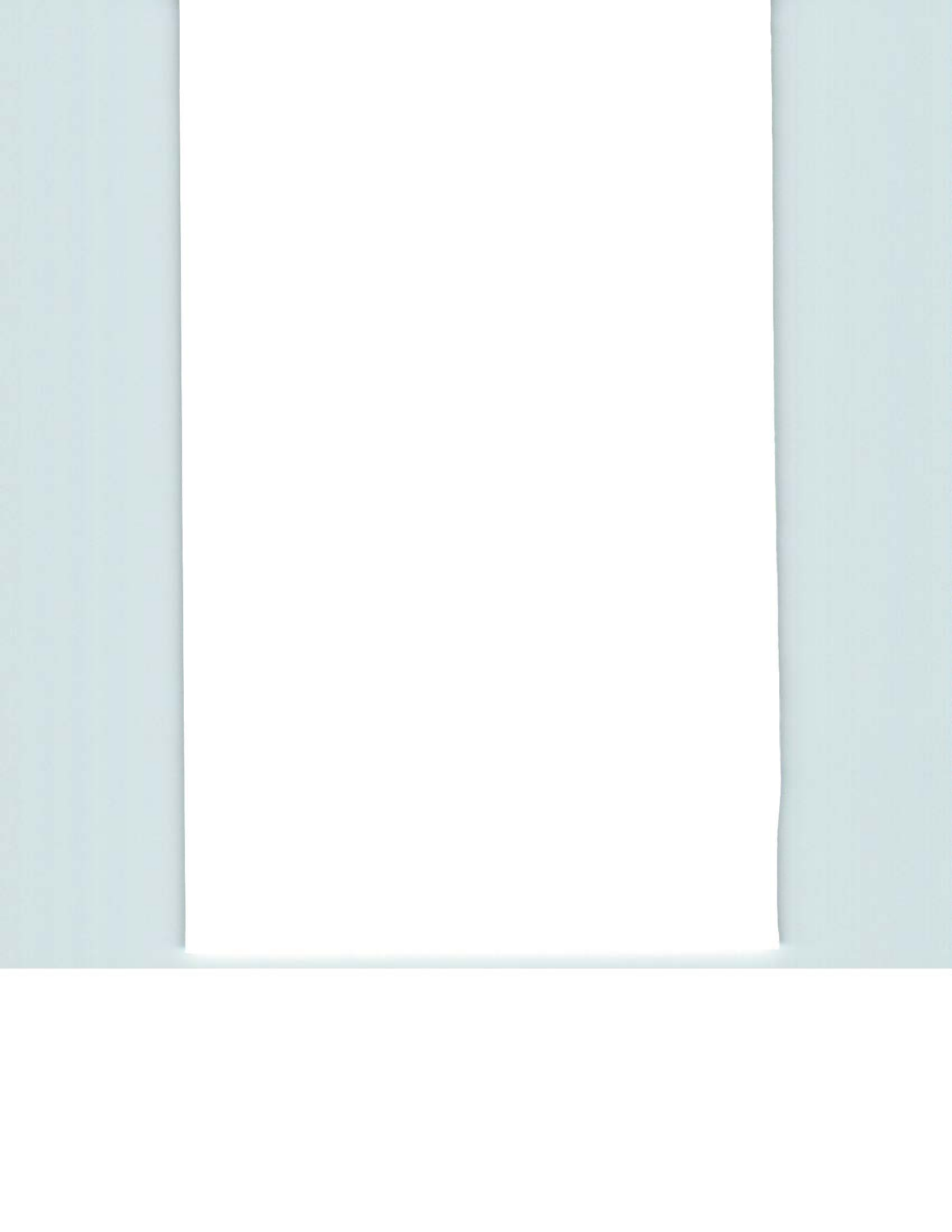
curé, dans l'ensemble les gens sont heureux. Par la suite, le maire Ernest Martin, le secrétaire de la municipalité et le curé organisent le tirage. Ce fut un franc succès. Il y avait deux prix de \$500 et 5 prix de \$100. Plus de 400 personnes ont assisté au souper organisé à la Baie des Sables. Au total, le tirage a rapporté la somme de \$4 530.95. Enthousiaste, le curé Boulet termine le récit du tirage en disant



Conclusion

La paroisse Saint-René-Goupil a subi au cours de sa courte histoire d'importantes transformations. Elle a connu deux mondes, l'ancien et le moderne. Elle a vu progressivement l'Église se moderniser et l'abandon du mode de vie traditionnel. Cette paroisse rurale a dû surmonter des obstacles majeurs pour se développer. Isolée, loin des routes, du chemin de fer et des marchés, défavorisée sur le plan climatique et géologique, elle s'est maintenue, elle a évolué et, aujourd'hui, elle est plus peuplée que jamais. La paroisse sera appelée dans le futur à connaître d'autres changements importants et sera confrontée à des choix pour son développement. Il est à espérer qu'ils se fassent dans le respect de son passé.

Sans doute la lecture de ce livre a-t-elle réveillé chez vous des souvenirs ou a amené les plus jeunes à interroger leurs aînés sur leur propre histoire, sur leur rôle particulier dans la construction de la communauté. Je vous invite, pendant que le passé refait surface, à écrire votre histoire, celle de votre famille, de vos ancêtres et de l'inclure à ce texte dans les pages blanches qui vont suivre. Ces histoires seront toutes différentes, mais elles auront des points en commun; chacune de ces histoires sera intéressante parce qu'elle vous appartient et expliquera à vos enfants leurs racines.



L'histoire de ma famille

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites:

Archives municipales: procès-verbaux des assemblées municipales, 1874-1965.

Archives paroissiales: rapports annuels de la paroisse, 1947-1965; Journal des curés, 1947-1965.

Sources secondes:

Blanchard, R., « Etudes canadiennes. Les Cantons de l'Est », *Revue de géographie Alpine*, t. 25, fasc. 1, 1937, pp. 1-20; Repris dans *Le centre du Canada français*, « Province de Québec », Montréal, Beauchemin, 1947, pp. 189-369.

Bouchette, Joseph, *Topographical Description of the Province of Lower Canada*, 1815.

Bourque, Jean et Alphonse Cauchon, *L'histoire par les textes*. Chronique hebdomadaire du journal *L'Echo*, du 15 janvier 1975 au 27 mars 1979.

- Channell, L. S., *The History of Compton County and Sketches of the Eastern Townships, District of St-Francis and Sherbrooke County*, Belleville, 1896;1975.
- Day, C. M., *History of Eastern Township*, Montréal, 1969.
- Doucette, Laurel (éd.), *Cultural Retention and Demographic Change: Studies of the Hebridean Scots in the Eastern Townships of Quebec*. Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle, dossier no. 34, Ottawa, 1980.
- Drapeau, Stanislas, *Etudes sur les développements de la colonisation au Bas-Canada*. 1863.
- Gravel, Albert, (Mgr), *Histoire du Lac Mégantic*. Sherbrooke, La Tribune, 1931.
- Gravel, Albert (Mgr), « La poussée gaélique écossaise », *Les Cantons de l'Est, page d'histoire régionale*, cahier no. 23, 1967.
- Hunter, Jean, *The French Invasion of the Eastern Townships. A Regional Study*. Mémoire de maîtrise dactylographié, département de sociologie, Université Mc Gill, 1939.
- Inventaire des ressources naturelles et industrielles*. Québec, Montréal, ministère de l'industrie et du commerce, rapport photocopié, « Comté municipal de Compton », 1941.
- Kesteman, Jean-Pierre, *Histoire de Lac Mégantic*. Ville de Lac Mégantic, 1985.

- McLeod, Duncan, *Histoire de Milan, traduit par Maurice Gabriel Bouchard, 1978.*
- McLeod, M.C., *Settlement of the Lake Megantic District in the Province of Quebec. Canada, New York, 1931.*
- Lévesque, Delmas, *Aspects morphologiques et socio-culturels d'une paroisse de colonisation (St-René Goupil de Marsboro).* Mémoire de maîtrise dactylographié, département de sociologie, Université de Montréal, 1963.
- Ross, A. D., *Ethnic Relations and Social Structure: A Study of the Invasion of French Speaking Canadians into an English Canadian District.* thèse de doctorat, Université de Chicago, 1950.
- Ross, A. D., « French and English Canadian Contacts and Institutional Change », *The Canadian Journal of Economics and Political Science*, vol. XX, no. 3 (1954).
- Woudley, E.C., « Compton Cameos from the Early History of Compton County », Série d'articles parus vers 1948 dans *The Sherbrooke Record.*

